

2^e Année. - N° 18.

Le numéro : 25 centimes

18 Février 1915.

LE PAYS DE FRANCE



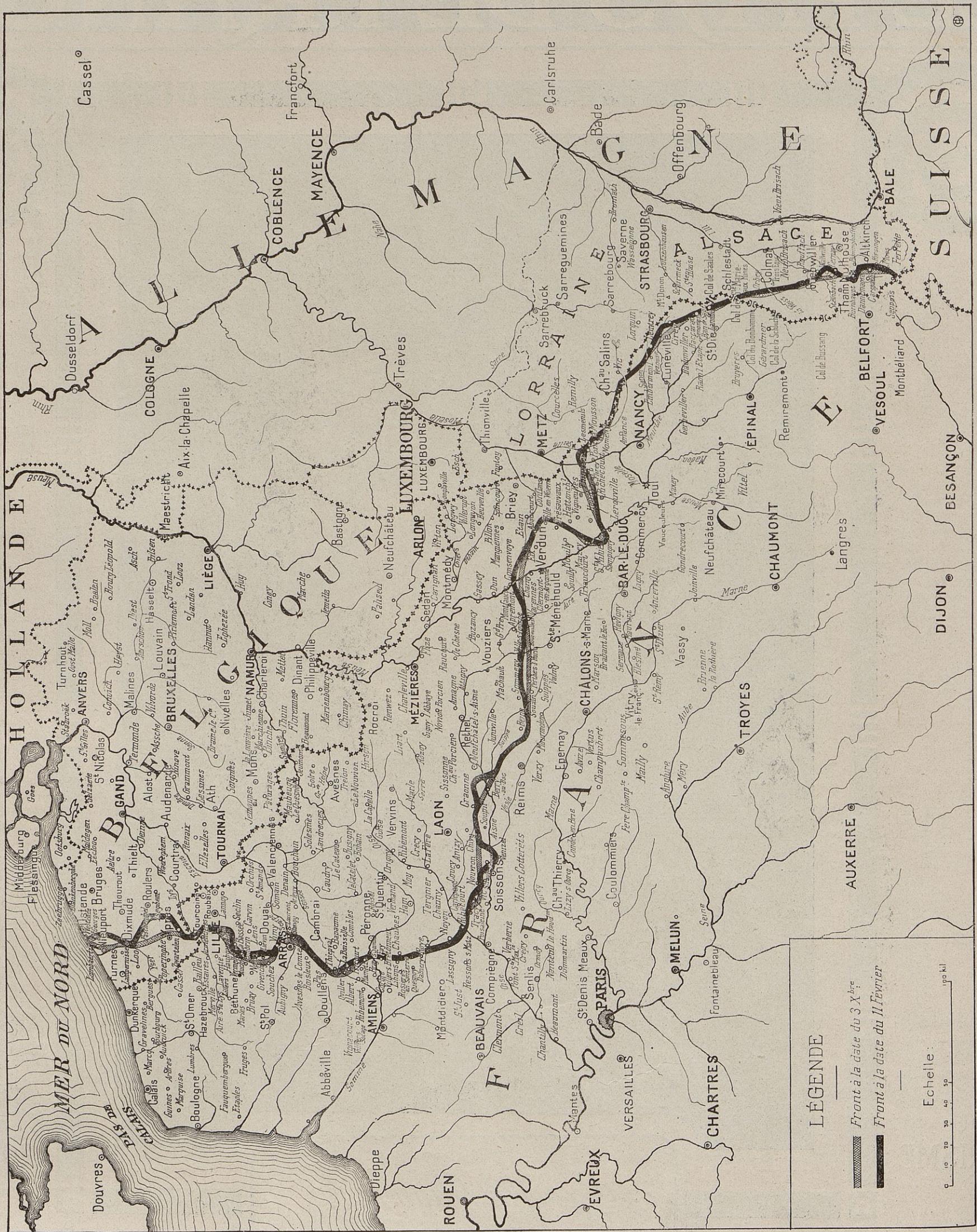
PHOT. WALERY
PARIS

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Général Maunoury

Abonnement
FRANCE et COLONIES
15^{Fr}s par an
ÉTRANGE
20^{Fr}s par an

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 4 AU 11 FÉVRIER



L n'y a pas eu d'action importante sur le front occidental pendant la période dont nous résumons ici les événements ; il semble que tout l'effort de l'ennemi s'est porté sur le front russe, où, d'ailleurs, il s'est brisé contre la magnifique résistance de nos alliés.

En Belgique, nos progrès sur la Grande-Dune se sont maintenus ; la lutte s'est réduite à un combat d'artillerie, qui a été particulièrement vif dans la région de Nieuport ; nos amis Belges se sont distingués par leur tir efficace. Pour se venger les Allemands ont, selon leur habitude, bombardé deux villes ouvertes, Ypres et Furnes.

Dans la région de Lille, encore un succès à l'actif de l'armée britannique ; après une canonnade terrible, les troupes anglaises enlevèrent d'assaut, à l'est de Cuinchy, une briqueterie où les Allemands s'étaient fortifiés ; nos alliés s'y sont installés à leur tour, et aucune attaque n'a pu les en déloger.

La veille, le 4 janvier, un détachement de zouaves et d'infanterie d'Afrique emportait une tranchée ennemie située au nord d'Ecurie, à l'ouest de la route d'Arras à Lille ; cette tranchée gênait nos troupes qui s'étaient installées sur le terrain qu'elles avaient enlevé, à l'est de la même route ; le tir ennemi prenait de flanc nos ouvrages ; il ne nous gênera plus.

Les Allemands nous avaient pris un moulin, sur la route de Béthune-la Bassée ; nous l'avons réoccupé le 8. Du côté de Cuinchy, un violent combat d'artillerie s'est prolongé pendant toute la journée.

En Artois et en Picardie, lutte incessante d'artillerie ; nous avons toujours conservé l'avantage ; notre tir très précis, qui fait l'étonnement et la terreur des Allemands, a détruit plusieurs blockhaus dans la région d'Albert, a réduit au silence les batteries ennemis sur tous les points de la ligne d'Arras à Noyon. Il semble, d'après les localités indiquées par les communiqués officiels, que nous approchions de Péronne.

Les Allemands ont encore essayé de déboucher vers Notre-Dame-de-Lorette ; ils n'y ont pu réussir ; ils voudraient s'emparer, à tout prix, de cette position d'où nous dominons tout le pays ; mais nous y sommes fortement installés, et leurs attaques répétées restent vaines.

Elles n'ont pas été plus heureuses devant la Boisselle ; après avoir fait exploser, dans la nuit du 6 au 7, trois fourneaux de mines, les Allemands se sont rués à l'assaut ; ils ont été repoussés en laissant plus de deux cents morts sur le terrain.

Par contre, au sud-ouest de Carenty, nos troupes ont réussi, le 7, un coup de main sur une tranchée ennemie, dont tous les défenseurs ont été tués ou pris. Le lendemain, nous faisions encore sauter une tranchée devant Fay, au sud-ouest de Péronne.

Tout le long de l'Aisne jusqu'à Reims, et, de là vers les Vosges, les combats d'artillerie n'ont pas discontinué, et, comme toujours, ils ont tourné à notre avantage. Dans la vallée de l'Aisne, nos canons ont réduit au silence les canons ennemis ; ils ont fait exploser des caissons, dispersé des rassemblements ennemis, descendu des taubes ; plus heureux encore, ils ont mis le feu à un train de vingt-trois wagons et abattu un ballon captif.

En Champagne, nos troupes ont confirmé leur progression au nord de Massiges, vers la colline assez haute qui commande la grande route reliant Sainte-Menehould à Vouziers. Puis, dans la nuit du 7 au 8, elles se sont emparées, au nord de Mesnil-les-Hurlus, d'un bois où l'ennemi s'était solidement établi. Toutes les contre-attaques allemandes ont été repoussées.

En Argonne, la lutte a été vive vers Bagatelle et à Fontaine-Madame.

Les Allemands, qui avaient mis en ligne au moins une brigade, ont été repoussés avec des pertes considérables.

Au Ban-de-Sapt, les Allemands nous ont attaqués, dans la nuit du 9 au 10, mettant en ligne deux bataillons au moins. La nuit était très obscure ; nos troupes surprises ont d'abord cédé quelque terrain, mais elles l'ont repris, dans la journée du 10, par une série de contre-attaques.

Le mauvais temps et la neige ont contrarié et même arrêté les opérations intéressantes qui se poursuivaient dans les Vosges ; en certains endroits, les soldats enfonçaient dans la neige jusqu'aux aisselles. Cependant on a signalé des combats d'artillerie, même quelques actions d'infanterie et de cavalerie.

A la lisière de la forêt de Parroy, nos avant-postes ont facilement repoussé une attaque ennemie. Au nord-est de Manonviller, un de nos détachements a repoussé des postes ennemis, et cette petite action s'est achevée par la poursuite des Allemands par nos hussards.

L'activité a été plus grande en Alsace. Nous avons organisé, malgré des attaques ennemis, toutes repoussées, le terrain au sud d'Ammertzwiller, c'est la constatation de nos progrès dans la vallée de la Largue.

Le 7 une attaque allemande a été repoussée au sud d'Altkirch. Il faut signaler les rencontres qui se sont produites entre nos skieurs alpins et des skieurs ennemis venus du Wurtemberg : cette guerre spéciale et nouvelle va prendre fin avec le dégel que l'on annonce déjà.

Cette période des hostilités a été marquée par une nouvelle atteinte de l'Allemagne au droit des gens. Le chef d'état-major général de la marine allemande a publié une déclaration d'après laquelle tous les navires de commerce naviguant dans les eaux de l'Angleterre seront détruits par les sous-marins. Cette publication a eu pour résultat de mécontenter tous les pays neutres, dont les bâtiments vont se trouver en danger.

Quant à l'Angleterre et à la France, elles ont pris les précautions nécessaires pour que la menace allemande reste à l'état de vaste bluff.

D'ailleurs l'Angleterre a immédiatement répondu à cette mise en demeure de l'Allemagne ; elle a pris texte du décret allemand portant que tous les grains et toute la farine passeront sous le contrôle du gouvernement allemand, pour en interdire l'importation en Allemagne et en opérer la saisie sur les navires neutres, comme contrebande de guerre.

La note, publiée à ce sujet par le ministre des affaires étrangères de Londres, ajoute que l'intention apparente du gouvernement allemand de faire couler par des sous-marins des navires marchands sans

les mener dans un port, « a soulevé la question de savoir si la Grande-Bretagne adoptera, par représailles, des mesures plus rigoureuses envers le commerce allemand ».

Le blocus économique de l'Allemagne se resserre de plus en plus ; les graves décisions prises par son gouvernement, pour le rationnement du pain, en sont la preuve ; les métaux les plus indispensables à la fabrication des armements, tels que le cuivre, le nickel, le vanadium, commencent à manquer ; le pétrole nécessaire à la locomotion automobile, aux aéroplanes, aux sous-marins, devient rare ; enfin l'importation des nitrates, sans lesquels on ne peut fabriquer d'explosifs, est excessivement réduite. L'Allemagne sera bientôt aux abois ; la victoire définitive des alliés n'est plus qu'une question de temps.

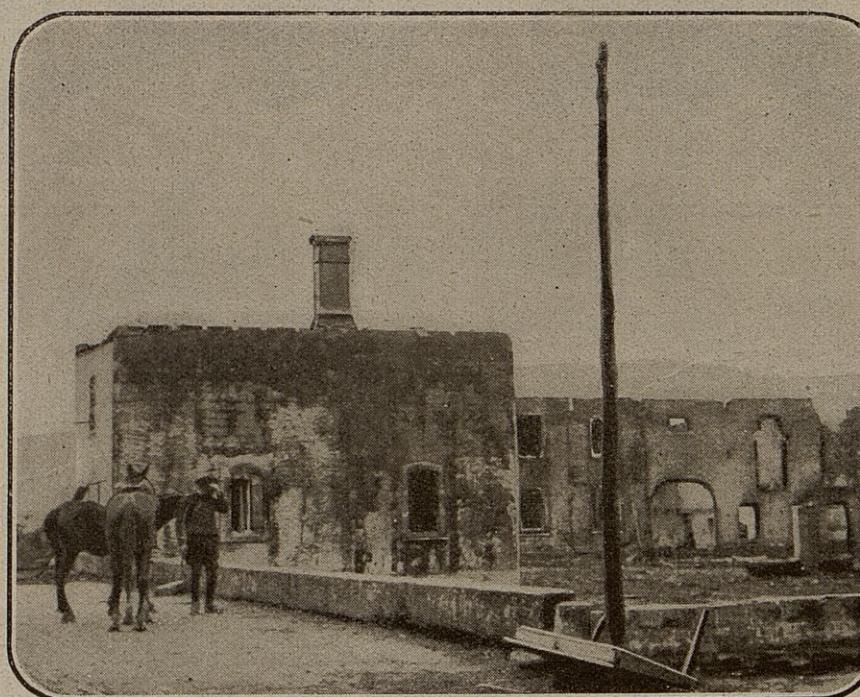
Le mauvais temps avait, pendant quelques jours, sinon totalement empêché, du moins beaucoup contrarié, les sorties de nos aviateurs. Les derniers communiqués officiels nous apprennent qu'ils ont repris leurs raids audacieux, et que leur action a souvent été efficace.

Le 5 février, en Alsace, nos aviateurs vont jeter des bombes sur les hangars d'avions d'Halsheim ; le lendemain ils bombardent les dépôts de Mulheim.

A l'autre extrémité du front, sur la côte belge, ils font un raid heureux sur la partie occupée par les Allemands. Le 6 février ils endommagent gravement les dépôts allemands de Ghyselt.

Des prouesses identiques sont faites par les aviateurs anglais, qui vont jeter des bombes sur l'aérodrome de Lille, qui engagent un combat inégal contre des avions ennemis, en abattant un près d'Hazebrouck.

Partout les aviateurs alliés ont le dessus ; aussi les Allemands refusent-ils toujours le combat et font-ils demi-tour aussitôt qu'il aperçoivent un avion français ou un avion anglais.



CHASSEUR ALPIN AU SOMMET DES VOSGES.

NOS SPAHIS



La guerre de tranchées, que nous ont imposée les Allemands, a rendu inutilisables la plupart de nos régiments de cavalerie. Nos brillants cavaliers d'Afrique, qui avaient si bien sabré au début de la campagne, sont maintenant employés comme estafettes ; sur leurs chevaux arabes, les spahis



vont porter les ordres du commandement aux diverses unités ; leurs chevaux infatigables, aux jarrets d'acier, sont d'un précieux secours pour notre état-major ; ils se sont acclimatés au froid de nos régions septentrionales plus vite que leurs cavaliers.



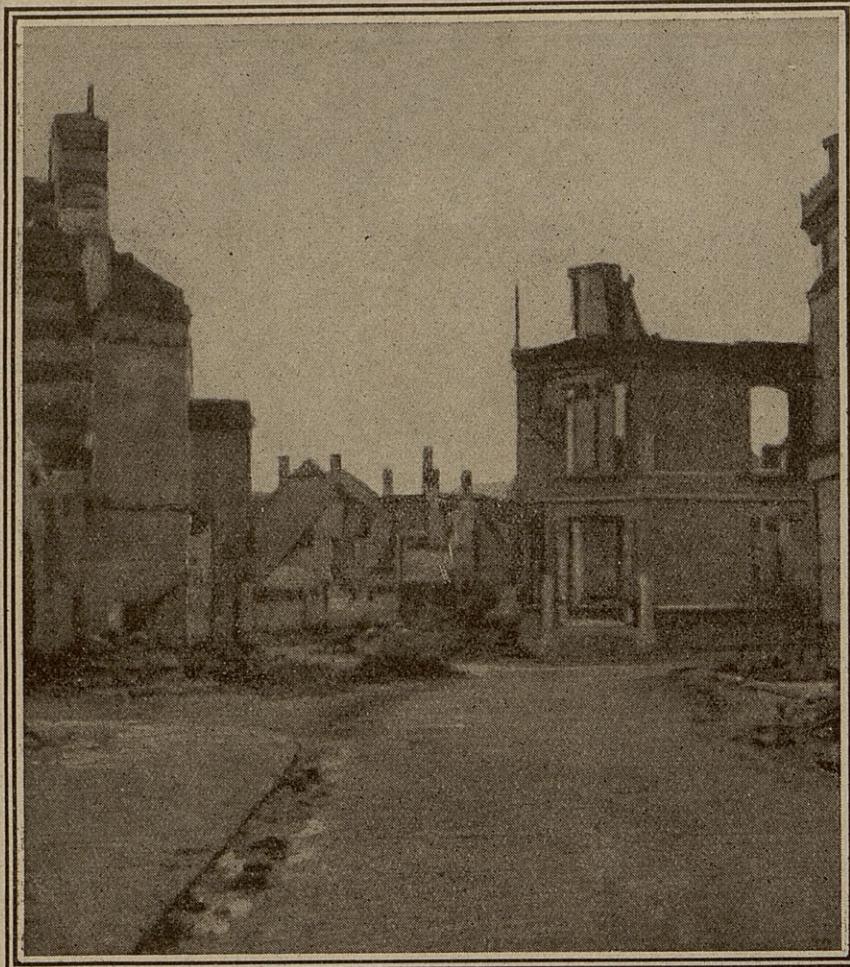
Ils auraient certainement préféré la charge, dans le bruit de la fusillade et du canon, au rôle d'estafettes qu'on leur a attribué, nos brillants spahis ; mais ils ont conscience de remplir une mission sacrée qui, d'ailleurs, n'est pas sans danger.

LE GÉNÉRAL JOFFRE SUR LE FRONT

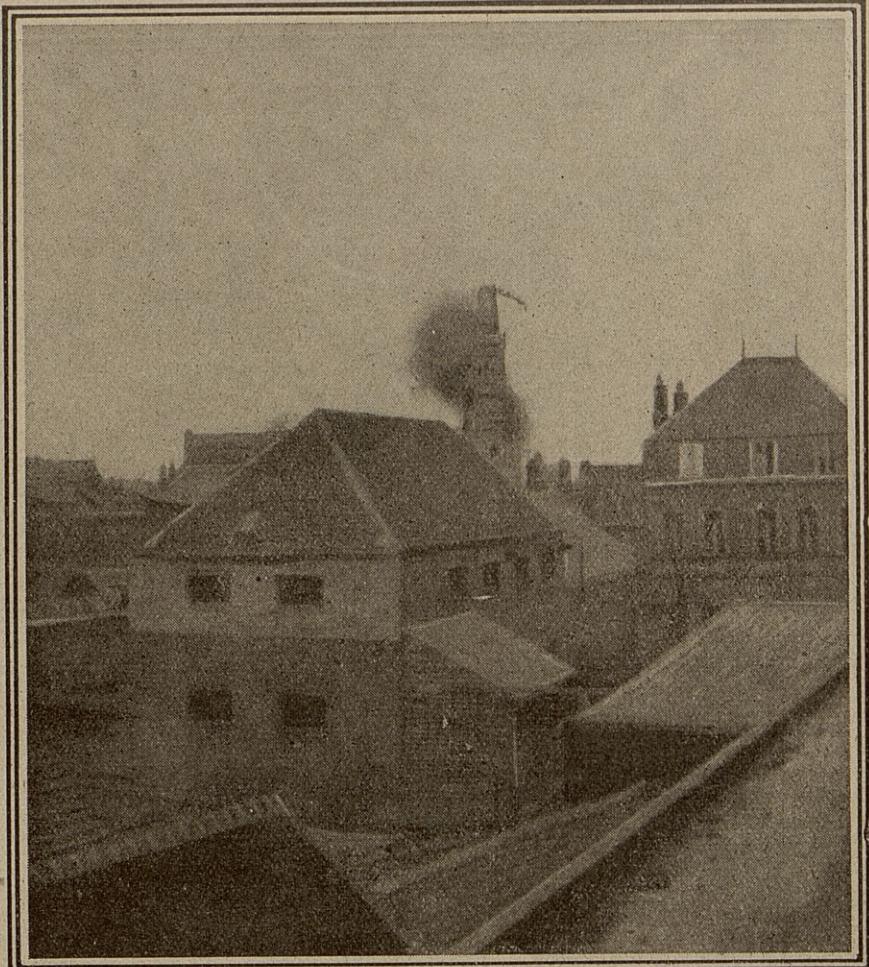


Le général Joffre est allé, ces jours derniers, rendre visite sur le front aux troupes de première ligne. On le voit ici accompagné du général Guillaumat ; derrière lui marchent le général Sarrail et le général commandant le corps d'armée inspecté.

EN PICARDIE



Dans cette région de la Picardie, où la bataille se prolonge depuis des semaines, les villages ont beaucoup souffert ; les obus ont défoncé les toits, tout brisé dans l'intérieur des maisons ; dans ces ruines, qui reconnaîtrait la principale rue ?

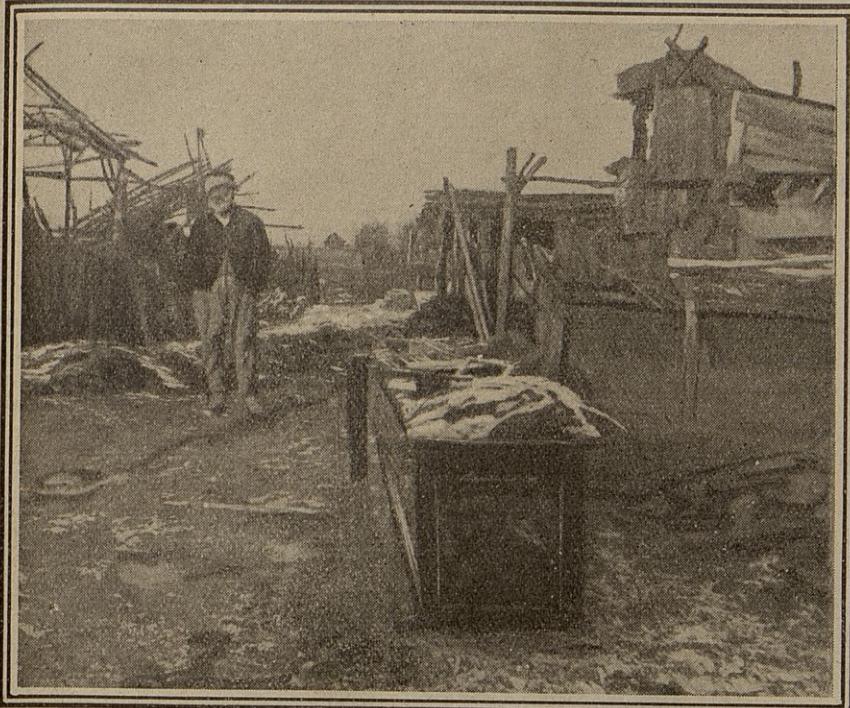


Ce sont les églises, les clochers qui excitent particulièrement la rage des Allemands ; cathédrales ou petits sanctuaires de village, ils les bombardent sans désemparer. On voit, ici, l'éclatement d'un obus sur le clocher de la petite ville picarde.



La forge de campagne a suivi le régiment de cavalerie ; elle est installée ici aux abords d'un grand parc ; le cheval, attaché à un arbre, attend patiemment qu'on remplace ses fers usés ou perdus ; les maréchaux ferrants vont procéder à cette opération indispensable.

EN CHAMPAGNE



Ce campement, où nos soldats avaient trouvé un abri en arrière des tranchées, a été abandonné, car les progrès que nous avons accomplis ont porté, dans cette région, la ligne de feu beaucoup plus en avant.



Dans la région du n° corps d'armée, on n'emploie guère, pour les transports, que des mules et des mulets ; par suite, les attelages militaires du n° corps se sont trouvés composés de la même façon.



Voilà cinq mois que ce poste, fait de branchages et couvert de chaume, est habité par des territoriaux qui gardent la voie du chemin de fer ; l'abri était solidement construit, car il a résisté à toutes les intempéries.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

— 1914 —

Commandant B. de L., *Breveté d'état-major.*

ATTAQUE ET DÉFENSE

*des lignes de l'Aisne, l'Oise, la Somme, la Scarpe
(LES QUATRE RIVIÈRES)*



Dans son télégramme au ministre de la guerre, le généralissime français, rendant compte de la victoire de la Marne, ajoutait au bas de la pièce officielle :

La poursuite sera continuée avec toute notre énergie.

C'était bien le désir de tous, c'était bien le but recherché après une victoire, mais il s'agissait de savoir si l'armée victorieuse pouvait donner encore cet effort. Or, depuis le 16 août, cette brave armée, jour et nuit, avait lutté. Reculant sur le sol français, elle avait disputé, pied à pied, le terrain au flot de l'invasion ; elle s'était battue les 23, 24, 25 août, le 29 août, le 31 août, enfin elle venait de livrer la grande bataille des sept jours : 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 septembre. Les forces humaines ont une limite ; la troupe ne pouvait plus donner d'effort, même électrisée par son succès ; la cavalerie ne pouvait plus marcher.

Comment alors, par une poursuite continue, essayer de désorganiser les colonnes allemandes en retraite.

Dès le 1^{er} septembre, au passage des corps d'armée, le haut commandement allemand avait, pendant la marche de ses colonnes vers le sud, fait étudier une position de repli sur l'Aisne.

C'était le plateau de Laon, — de l'Oise à l'Aisne — on l'avait aménagé en vue de la défense ; des ouvrages de campagne à fort relief furent créés, et de profondes tranchées creusées dans le sol. L'Allemand fit travailler, à cette besogne, les hommes de la région conquise!!! Aussi, le 16 septembre, en arrivant sur l'Aisne dans sa marche en retraite, l'armée allemande occupa de suite ces ouvrages de défense qu'elle fit prolonger par d'autres vers l'est, dans la direction de la Meuse, à travers les plaines crayeuses de la Champagne.

Les armées franco-anglaise, toujours en contact avec l'ennemi, se butent, dans la journée du 16 septembre, sur cette position, de Compiègne à Verdun. Les armées allemandes ont fait front ; elles ne reculent plus ; elles vont résister.

C'est la bataille de l'Aisne qui va commencer. La bataille de l'Aisne !... qui, véritablement, peut être appelée la bataille des quatre rivières, car sur l'Aisne, puis sur l'Oise, puis sur la Somme et la Scarpe, durant quatre-vingt-dix jours et plus..., les armées opposées vont lutter avec rage et acharnement pour se disputer le terrain tantôt conquis, tantôt abandonné.

La bataille de l'Aisne va présenter des caractéristiques tout à fait particulières ; elle va se prolonger durant un temps énorme, comparé même aux plus récentes batailles ; ce n'est plus cinq, six jours comme à Moukden, sept jours comme sur la Marne, on ira à trois mois, à plus de quatre-vingt-dix jours...

terrain, à ses deux extrémités, est hérisse d'obstacles, créés et aménagés par l'ennemi. L'assaut n'est plus possible ; la progression ne peut être que très lente. Il s'agira d'imiter l'Allemand, et, devant la ligne des tranchées ennemis, profondes de plus de 2 mètres, couvertes de madriers pare-abris protégeant le défenseur, on va voir se développer parallèlement une ligne de tranchées identiques, à 200-300 mètres des premières, où le soldat de France, lui aussi, sachant maîtriser sa fougue et sa vaillance, — qualités natives, — va



GÉNÉRAL MICHELÉRY



GÉNÉRAL MUTEAU

mettre à profit toutes ses facultés pour devenir le soldat méthodique, sage, prudent et tenace.

C'est ainsi que deux armées en présence vont s'épier, se tenir, se serrer, se presser, s'entre-tuer durant plus de trois mois, sur un front de 200 kilomètres d'étendue!!!

La résistance chez l'une est *Kolossale* ; chez l'autre, la persistance devient sublime. On gagne, chaque jour, quelques mètres de terrain, on fait de lents, mais continus efforts qui seront un jour couronnés de succès.

L'armée française, établie devant Soissons-Reims-Souain-Varennes-Verdun, lutte journalièrement.

L'armée anglaise la prolonge vers l'ouest, vers l'Oise.

Nous prenons pied sur le plateau de Laon, après de durs combats vers le 20-25 septembre ; nous nous élevons au nord de Reims à la même date ; nous débordons légèrement l'ennemi par un mouvement tournant sur Berry-au-Bac et dans la plaine champenoise ; nous avançons contre les tranchées sur Souain-Varennes-Damvillers ; mais la solution ne peut s'obtenir... L'attaque de front n'est plus possible avec les armes actuelles, contre des retranchements pareillement organisés ; il faut recourir aux mouvements de flanc qui font tomber la ligne ennemie, et il faut déborder l'aile de la résistance.

C'est alors que va se développer la seconde partie de la bataille de l'Aisne, vers l'ouest.

Les mouvements débordants de la gauche française s'affirment de plus en plus à partir du 20 septembre ; on gagne du terrain au nord-ouest de l'Oise, vers le Nord. C'est la bataille de mouvement, mais qui se transformera au fur et à mesure, elle aussi, en combats de tranchées, en batailles de villages, de positions. Tant il est vrai qu'à des situations pareilles correspondent des positions semblables de défense. Là aussi, on va se trouver en face d'un ennemi qui organise sa ligne de défense dès qu'il l'a occupée, et la transforme en une ligne de tranchées provoquant une véritable guerre de siège.

Le 20 septembre, la gauche française est sous Montdidier ; le 30 à Roye, à Lassigny. On marche sur Amiens ; on progresse sur Chaulnes.

Le 5 octobre on occupe Albert-Combles, on arrive sur la Scarpe, à Arras ; la route d'Arras à Cambrai, si dangereuse pour les communications allemandes

Au fur et à mesure que se dessinent ces attaques à grande envergure, l'ennemi a opposé un nouveau front. Lui aussi veut progresser vers le Nord et cherche à tourner notre gauche pour se rabattre ensuite sur la côte ou sur Paris ; il a rappelé de Belgique ses réserves ; il a fait de même pour celles de Lorraine ; il a tiré de sa ligne de front tout ce qu'il pouvait enlever sans nuire à la défense. Il sent toute l'importance de l'effort de l'assailant, et lui-même attaque sur le centre du mouvement, vers Lassigny, sur Roye ; il se rejette sur Albert qu'il incendie de fond en comble ; il produit, en ce moment, des efforts désespérés pour rompre l'attaque de flanc.

On assiste donc à cette formidable lutte qui se poursuit sans cesse, et qui, sans relâche, continue de l'Aisne à l'Oise, à la Somme et à la Scarpe.

Roye et Lassigny sont de nouveau attaqués ; l'effort est désespéré (7 octobre), mais l'armée française s'est retrouvée ; elle résiste, puis attaque et repousse l'ennemi, gardant ses positions.

La bataille s'étend encore vers le Nord ; là où on s'est avancé la veille et où l'on croyait trouver l'aile ennemie, le point extrême de sa ligne, on retrouve, le lendemain, de nouvelles troupes amenées de nuit ; on recommence le combat,



GÉNÉRAL EBENER

GÉNÉRAL HERR

D'autre part la bataille ne se déroulera plus normalement, comme une bataille rangée ; ce sera une lutte de siège. L'attaque des abris, des tranchées, des ouvrages de campagne, des villages fortifiés remplacera le combat en rase campagne.

La première partie de cette gigantesque bataille se déroulera sur un front de près de 200 kilomètres, de l'Oise à la Meuse ; de Compiègne à Verdun. Le

et, progressivement, opposant effort à effort, soutiens de réserve à troupes fraîches, on s'élève toujours vers le nord.

La limite du nouveau front d'attaque passe de 50 kilomètres à 100 kilomètres, à 150 kilomètres, de Compiègne jusqu'à Lille, de l'Aisne à la Lys!

L'attaque de flanc prend un développement égal à l'attaque de front; le champ de bataille présente un immense angle droit, dont chaque côté atteint près de 200 kilomètres de longueur! C'est 400 kilomètres de déploiement, 400 kilomètres occupés par des troupes combattantes, par des hommes qui luttent à mort pour l'honneur et l'existence de leur patrie.

La bataille de l'Aisne est virtuellement terminée depuis le mois d'octobre, depuis que l'attaque de flanc, se dessinant et progressant au nord, a pris, à elle seule, toute l'importance de toute l'attaque. Sur l'Aisne on va garder ses positions. L'armée allemande va résister sur place, mais elle ne fera plus que résister; l'idée sérieuse d'offensive doit être bannie, ses effectifs sur le front ne lui permettront plus de percer utilement; elle cherche, dans la manœuvre de flanc, dans la contre-offensive, à déborder notre aile gauche. De notre côté, nous avons fixé sur place l'adversaire, et, pour le réduire, nous allons essayer de le déborder, en faisant tomber la ligne de résistance de l'Aisne.

C'est la bataille de la Somme jusqu'au 30 septembre; c'est la bataille de la Scarpe jusqu'au 7 octobre; c'est la bataille de la Lys jusqu'au 15, livrée par l'armée anglaise qui a été transportée sur cet endroit du champ de bataille. Ce sera ensuite la bataille en territoire belge, toujours en montant vers le nord à la recherche de la droite allemande pour l'envelopper et la déborder, elle qui, de son côté, cherche également le point où elle pourra franchir notre ligne et se rabattre sur le sud et vers la mer; c'est l'effort décisif sur Paris; c'est la course à la mer (1).

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

COMBATS SUR L'AISNE

- 16 septembre. Premier choc sur toute la ligne de front Soissons-Reims-Châlons-Triacourt.
18 — Combat devant Noyon-Vic-sur-Aisne. Soissons-massif de Laon-Ville-sur-Tourbe-l'Argonne.
20 — Rive droite de l'Aisne-Souain.
24 — Combats devant Reims-Berry-au-Bac.
28 — Combat sur la ligne de Souain-Sainte-Menehould.
2 octobre. Attaques vers Saint-Mihiel.
6 — Combats devant Reims au nord-Craonne-Berry-au-Bac; reprise en Woëvre : Hattonchâtel.
11 — Combats violents sur les Hauts-de-Meuse.
12 — Attaque et progrès sur Berry-au-Bac.
15 — Progrès sur le plateau de Craonne.
27 — Destruction de plusieurs batteries ennemis, vers Berry-au-Bac.
28 — On repousse une offensive vers Reims.
31 — Recul à Vailly. Combat.
2 novembre. Combat à Tracy-le-Val.
9 — Progression vers Berry-au-Bac.
11 — Combat vers la ferme d'Heurtebise.
13 — Nous occupons Tracy-le-Val.
18 — Nouveau bombardement de Reims.
19 — Les Allemands sont repoussés, à Tracy-le-Val, par les troupes algériennes. Notre artillerie détruit des coupoles allemandes.
29 — Notre artillerie force les Allemands à évacuer des hauteurs, aux environs de Reims.
10 décembre. Notre artillerie lourde réduit au silence des batteries allemandes, près de Tracy-le-Val.
26 — Vers Perthes, notre artillerie écrase des batteries allemandes.

COMBATS SUR L'OISE ET LA SOMME

- 20 septembre. Attaque de Lassigny. Prise d'un drapeau allemand par les troupes d'Algérie.
24 — Combat violent à Roye et à Lassigny.
26 — Bataille de la Somme. Prise d'un drapeau allemand par le 24^e colonial.
30 — Attaque vers Tracy-le-Mont-N.-O. de la forêt de Laigle.
2 octobre. — Nouvelle bataille à Roye; on s'élève vers le Nord.
6 — Nouvelle bataille à Roye.
9 — Nouvelle bataille sanglante à Roye; on fait 1.000 prisonniers.
11 — Prise d'un drapeau allemand.
12 — Combats sur Roye et Lassigny.
13 — Combats devant Albert.
15 — Combat au nord d'Albert et de Combes.
23 — Bombardement d'Arras; le beffroi est démolie.
28 — Progression au sud d'Arras.
31 — Combat vers Albert.
5 novembre. — On repousse une violente attaque vers Arras.
18 — Nouveaux combats sur la Somme.
25 — Les troupes indiennes ont repris des tranchées, près de la Bassée.
26 — Bombardement d'Arras.
1^{er} décembre. — Nous enlevons le château et le parc de Vermelles. Le village de Vermelles et la position du Rutoire sont à nous.
17 — Grosse avance vers Pavillers et le Quesnoy-en-Santerre.
19 — Progression dans la région d'Arras-Saint-Laurent-Blangy-Ovillers-la Boisselle-Maricourt.
20 — Progression des corps indiens vers Richebourg-l'Avoué. Avance vers Carenny.
22 — Reprise d'une tranchée vers Albert. Attaque allemande repoussée vers Lihons.
Attaque allemande repoussée à Carenny.

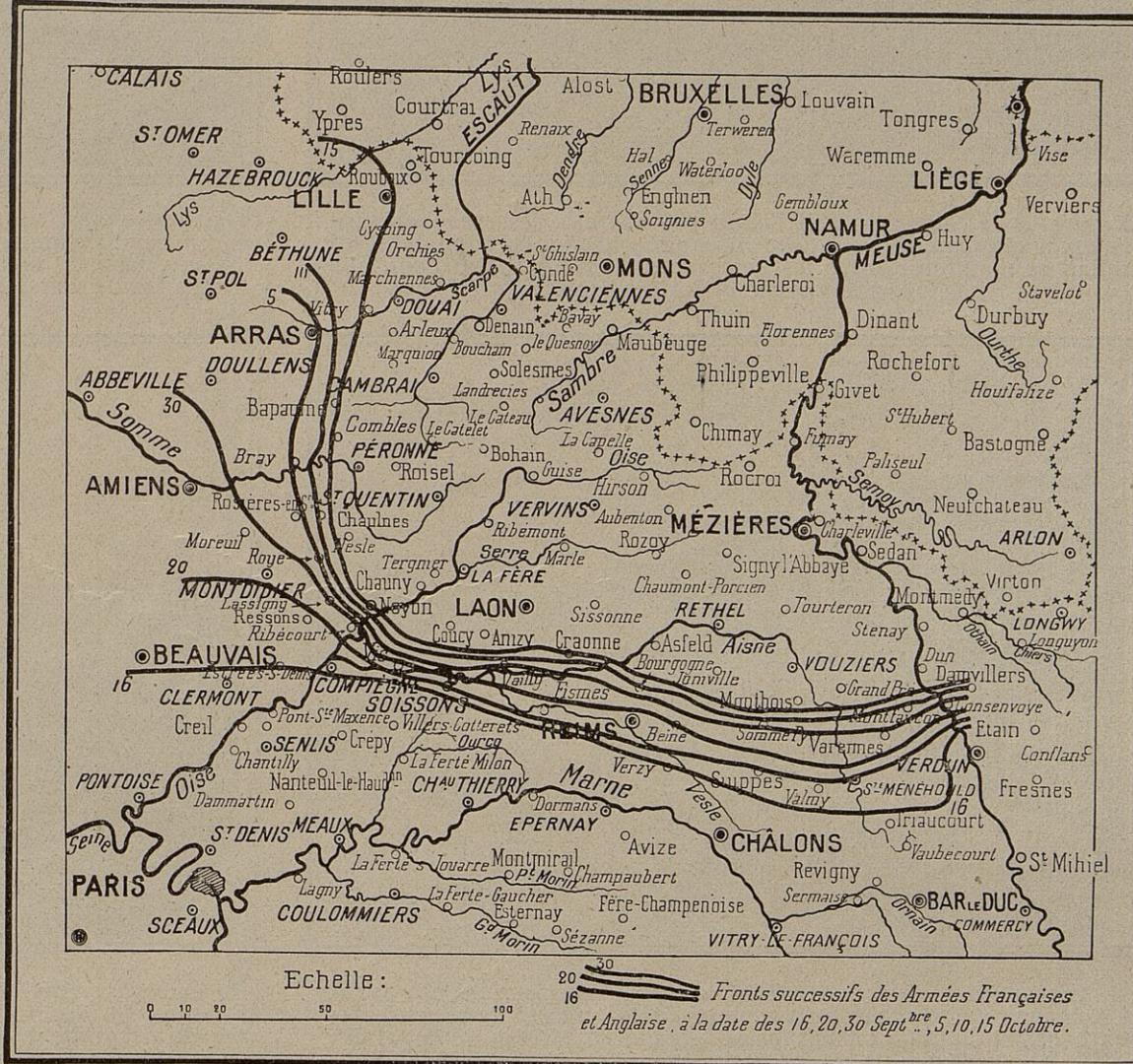
(1) A un moment donné nous avons eu à lutter contre les effectifs suivants, répartis depuis les Vosges jusqu'en Belgique :

21 corps d'armée active	850.000
18 corps de réserve	720.000
9 divisions de réserve de landwehr	135.000

Soit un total d'environ..... 1.705.000

COMBATS SUR LA SCARPE ET LA LYS

- 2 octobre. — Combat sur la Somme et la Scarpe (Albert-Combes).
6 — Combat devant Arras; marche sur Lille.
8 — Combat de cavalerie à l'ouest de Lille.
9 — Combat de cavalerie sur la Lys (rive gauche).
11 — Combat de cavalerie sur Armentières. La cavalerie allemande repasse la rive droite de la Lys.
12 — Combat vers Hazebrouck-Béthune. Les Allemands nous repoussent de Lille, occupée par des territoriaux.
14 — L'armée anglaise progresse vers le Nord (Ypres).
17 — Le front s'étend vers le nord, rejoint l'armée belge qui arrive par Ostende sur Nieuport.
18 — La poussée allemande s'accentue par l'arrivée de l'armée qui bloquait Anvers; elle s'avance vers Bruges et Thielt.
21 — Attaque sur la Bassée.
26 — Combat sur la ligne du canal de la Lys à la Scarpe.
28 — Progression vers Cambrai. Combat.
29 — Progression vers Arras.
30 — Progression vers la Bassée.
31 — Prise du Quesnoy-en-Santerre.
7 novembre. — Attaque vers Vervelles-Aix-Noulette.
9 — Progression sur la Lys.
15 — Attaque allemande repoussée autour d'Ypres. L'ennemi est rejeté sur la rive droite de l'Yser.



ATTAQUE ET DÉFENSE DES LIGNES DE L'AISNE, L'OISE, LA SOMME, LA SCARPE.

(Les quatre rivières.)

- 16 novembre. — Un régiment allemand détruit en entier, au sud de Bixschoote.
18 — Offensive allemande repoussée au nord d'Ypres.
22-23 — Bombardement d'Ypres.
2 décembre. — Attaque des Allemands, sur Ypres, repoussée.
8 — Violente attaque des Allemands sur Saint-Eloi, au sud d'Ypres.
11 — Combat d'artillerie, dans la région d'Arras et Juvincourt.
17 — Nos troupes gagnent du terrain au sud de Bixschoote.

(A suivre.)

LA NEUTRALITÉ DE LA HOLLANDE

Nous avons reçu la lettre suivante :

LEGATION DES PAYS-BAS

Monsieur le Directeur,

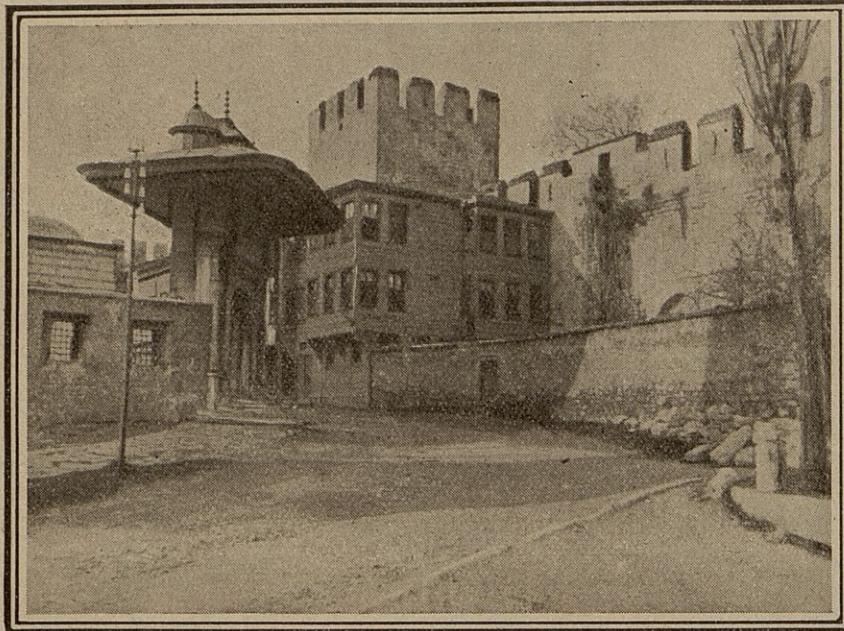
Dans le numéro 14 du 21 janvier de votre journal hebdomadaire le Pays de France, il est de nouveau fait mention du passage de troupes allemandes par le territoire hollandais, au sud de Maestricht, pour atteindre le bourg frontière belge de Visé — ce qui aurait constitué une violation de la neutralité hollandaise.

A plusieurs reprises déjà la Légation Royale a, d'ordre du Gouvernement de la Reine, opposé le démentie le plus absolu à cette nouvelle, qui est contraire à la vérité, ainsi que l'a constaté d'ailleurs une enquête minutieuse, faite par les autorités militaires hollandaises.

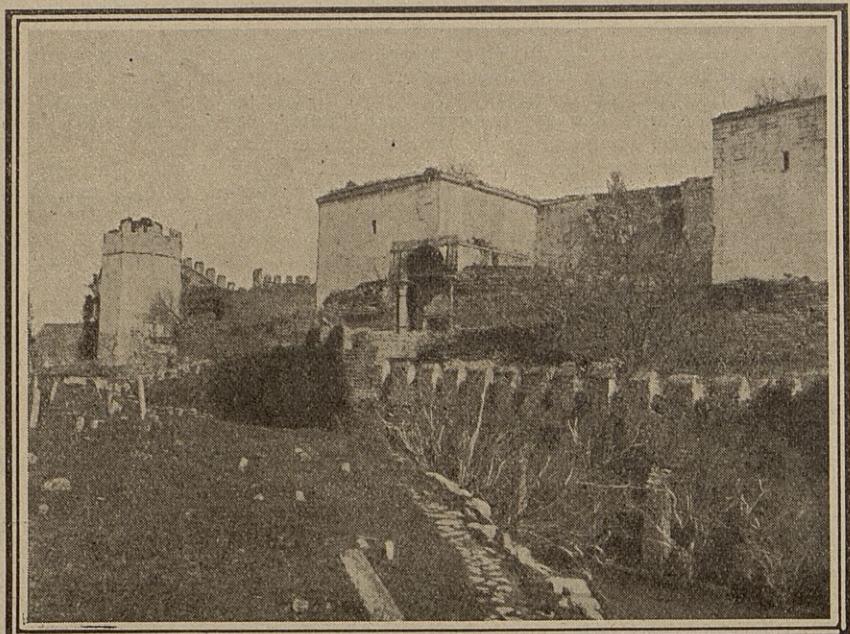
Je viens donc vous prier de vouloir bien publier ces lignes dans le plus prochain numéro de votre journal, et je saisis en même temps cette occasion, Monsieur le Directeur, de vous offrir l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre des Pays-Bas,
A. DE STUERS.

CHEZ LES TURCS



Entrée de la Sublime-Porte, ministère des affaires étrangères de l'empire ottoman. Elle eut des heures presque de gloire, quand il lui fallait se maintenir entre les puissances rivales ; aujourd'hui, elle est la vassale de l'Allemagne.



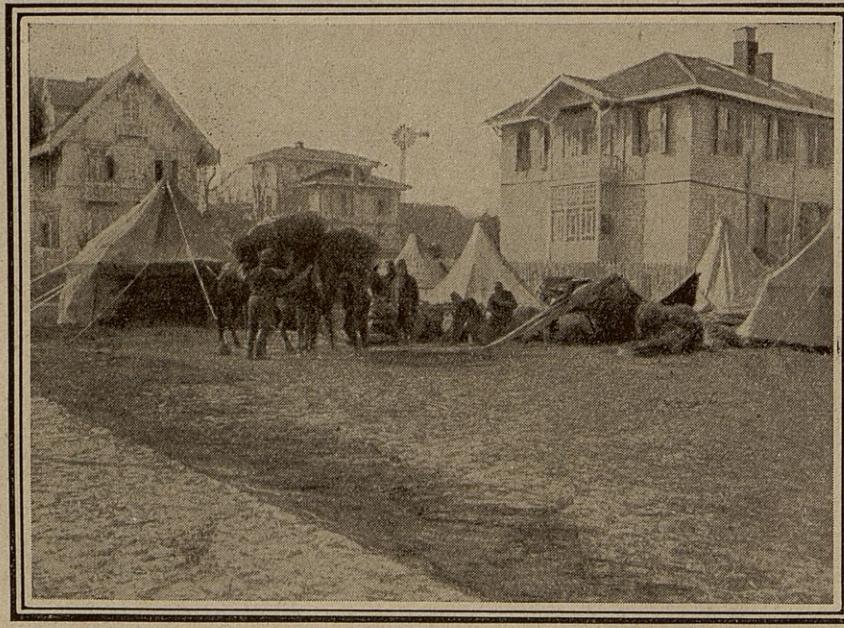
Tours et murailles crénelées, plusieurs fois séculaires, fossés à moitié comblés, telles sont les défenses actuelles de Constantinople ; le gouvernement turc, sous l'inspiration des officiers allemands, les trouve insuffisantes et les renforce par de nouvelles constructions.



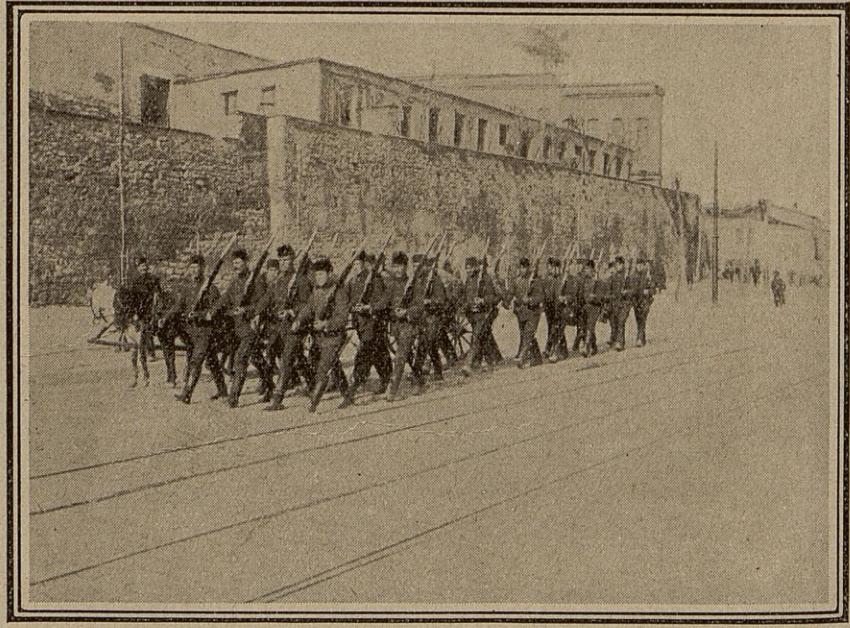
Un train militaire turc quitte Haïdar-Pacha, à destination de la Syrie. Les hommes partent résignés ; sur les quais, on ne voit pas ces foules enthousiastes qui acclament les soldats qui vont défendre la patrie ; les Turcs ne savent pas pourquoi on les fait battre.



On embarque l'artillerie turque sur un transport ; les canons, les caissons, les voitures de munitions sont montés sur le navire au moyen de grues à vapeur. Ainsi suspendu, le malheureux cheval est d'un sinistre présage.



Autour de Constantinople s'étend un vaste camp retranché ; il fut aménagé lors de la guerre balkanique ; il a encore été fortifié ces temps derniers ; les Turcs n'ont pas la certitude que Constantinople ne sera pas attaquée.



La Turquie, elle aussi, a sa garde impériale ; elle a surtout pour mission de veiller sur le sultan ; c'est le corps de troupe le mieux habillé et le mieux équipé de l'armée ottomane ; mais il reste à Constantinople.

CHEZ LES TURCS



Avant de partir pour l'aventure désastreuse où l'Allemagne les a jetés, les soldats turcs viennent prier au tombeau d'un de leurs saints, qui aura fort à faire pour les tirer encore de ce mauvais pas.



A la gare de San-Stefano, les soldats turcs du camp retranché attendent leurs généraux qui, eux-mêmes, sont sous l'autorité de l'état-major allemand, ce qui ne réussit guère à l'empire ottoman.



Après leur incursion dans le Caucase et en Perse, les fameux cavaliers kurdes ont dû s'enfuir devant les Russes. Ils étaient d'abord venus à Stamboul et avaient défilé devant le grand-vizirat, aux acclamations de la population turque.

LE SANGLANT ANNIVERSAIRE DU KAISER



LES ALLEMANDS PRONONCENT UNE ATTAQUE SUR LA ROUTE DE LA BASSEE A BETHUNE. LE FEU DE NOTRE 75 LES ARRETE NET (27 janvier 1915).

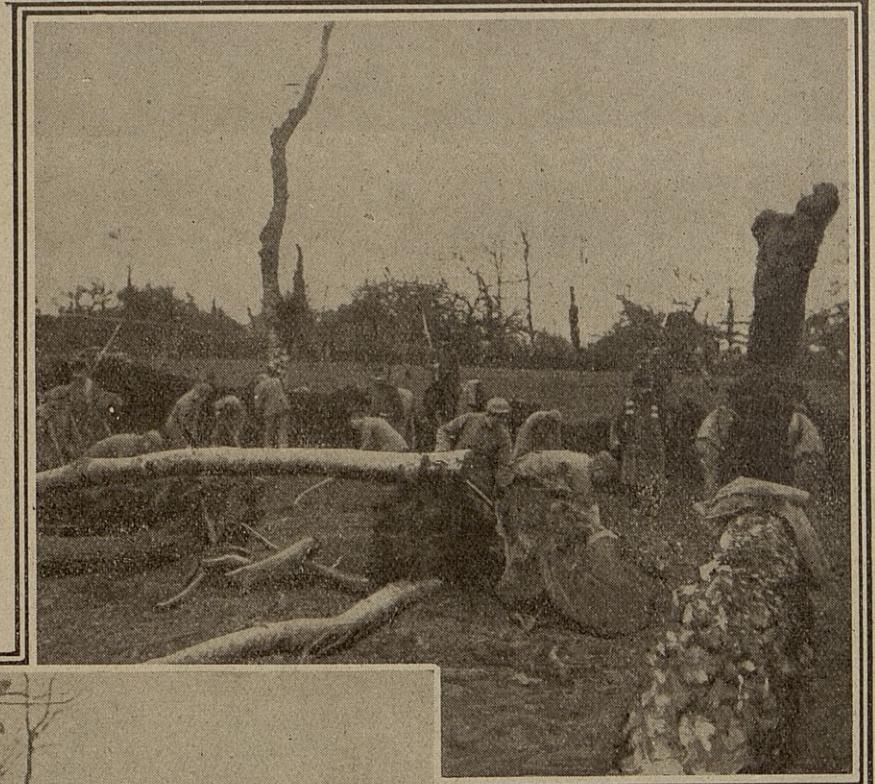
Dessin de LEVEN et LEMONIER.

SUR LES CHEMINS DE BRETAGNE



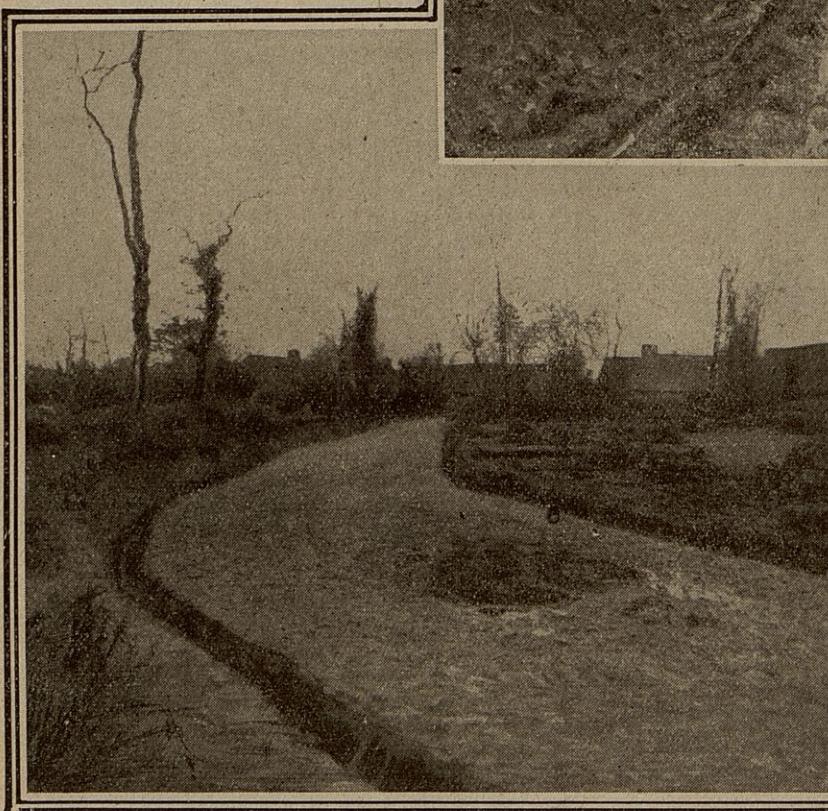
Plus de deux mille prisonniers allemands sont employés à refaire les chemins ruraux des Côtes-du-Nord et du Morbihan. Par équipes de trente-cinq à soixante hommes, sous la garde de territoriaux, ils travaillent à l'élargissement et à l'empierrement de ces petites voies qui relient les fermes et les hameaux aux chemins vicinaux.

Ils sont payés de 4 centimes à 9 centimes l'heure ; leur



nourriture est à peu près la même que celle de leurs gardiens.

En haut et à gauche, c'est le chemin de Ploufragan, dans les Côtes-du-Nord, que l'on refait : à droite, c'est celui de Saint-Barnabé, dans le même département. La photographie du milieu représente un de ces chemins, si charmants l'été, mais impraticables à la mauvaise saison ; l'absence de caniveaux et de fossés en font, l'hiver, des rivières de boue.



Ces chemins ruraux permettront une exploitation meilleure de ces contrées agricoles et leur donneront une plus-value importante.



Le chemin une fois tracé, les prisonniers se mettent au travail, coupant les arbres, creusant des fossés, empierrant le sol.

SUR LES CHEMINS DE BRETAGNE



Sur des wagons, les prisonniers allemands transportent les pierres nécessaires à la réfection du chemin de Plérin à la mer. Les Allemands se sont mis avec entrain à ce travail qui n'a rien de pénible, ni d'excessif.



Les prisonniers allemands, qui exécutent ces travaux, sont cantonnés à Saint-Barnabé, village des Côtes-du-Nord. C'est l'heure de la distribution de la soupe qu'ils paraissent apprécier d'une façon toute particulière.



On voit ici le chantier de Plérin, près du chemin rural qui descend à la mer. C'est ce chemin qu'une équipe de prisonniers allemands est chargée d'améliorer. Le plateau, où est située la pittoresque petite cité de Plérin, sera ainsi relié par une route facile et agréable à la jolie plage qui borde la baie de Saint-Brieuc.

LA GUERRE NAVALE

LE SOUS-MARIN



A guerre navale actuelle, dans ses phases si diverses, a vu apparaître une arme nouvelle de combat, redoutable et perfide : le sous-marin. Les monstres formidables de la mer, cuirassés et croiseurs cuirassés, ont trouvé un ennemi terrible et invisible, qui se rit de la grosse artillerie et des blindages les plus puissants, dont la piqûre est souvent mortelle.

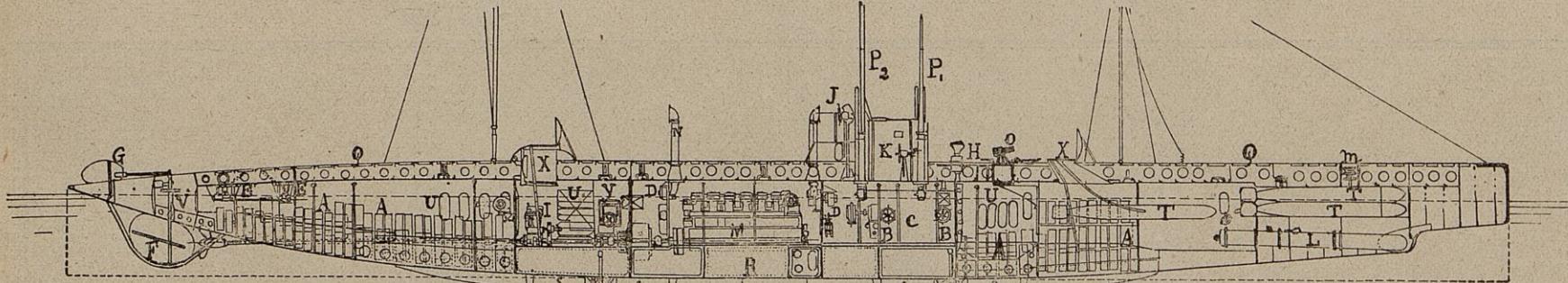
Depuis le début des hostilités, le sous-marin a fait ses preuves ; il a coulé de gros vaisseaux en pleine mer, il en a attaqué d'autres jusque dans les ports où ils se croyaient à l'abri. Voici que, maintenant, les Allemands vont le déshonorer en l'employant à une guerre de pirates, contre les bateaux de commerce.

S'il a comme arme offensive la torpille automobile à charge de fulmicoton, le sous-marin n'a pour défensive que l'épaisseur d'eau dont il est entouré et qui le protège contre les projectiles ennemis ; à une quinzaine de mètres d'immersion, sa coque est à l'abri des projectiles les plus meurtriers, dont la force vive est brisée par la résistance de la masse liquide.

HISTORIQUE DU SOUS-MARIN

Le prototype du sous-marin actuel a été le *Plongeur*, construit en 1860 dans l'arsenal de Rochefort par l'ingénieur de la marine Charles Brun, d'après une idée du capitaine de vaisseau Bourgois ; il déplaçait 420 tonnes et s'immergeait par l'introduction d'une trentaine de tonnes d'eau ; ce sous-marin comprenait plusieurs compartiments étanches, un kiosque de visée cylindrique surmontant le milieu du pont ; il était mû, en surface et en plongée, par un moteur à air comprimé.

Avec le *Plongeur* on voit réellement apparaître l'embryon du sous-marin moderne : tonnage élevé, kiosque de visée, etc...



Coupe longitudinale d'un sous-marin allemand, type de 800 tonnes, récemment mis en service.

AA. Accumulateurs électriques. — BB. Manœuvres de gouvernail. — CC. Chambre de manœuvre. — DD. Ventilateurs électriques. — EE. Mécanismes des gouvernails arrière de plongée. — FG. Safrans du gouvernail de direction. — HH. Compas extérieur. — I. Pompe de compression pour obtenir l'air comprimé. — J. Poste de commandement pour la navigation en surface. — K. Kiosque de visée. — L. Tube lance-torpille intérieur. — M. Moteurs de surface type Diesel-Fiat. — N. Manche d'aération. — O. Canon de 50 mm, sur plate-forme à éclipse. — P (P') Périscope de nuit et de jour. — QQ. Pont supérieur monté sur cornières ajourées. — R. Réservoirs à combustible. — SS. Plombs de sécurité. — TT. Torpilles de réserve. — UU. Bouteilles en acier pour l'air comprimé. — V. Mécanisme du gouvernail. — X. Panneaux de descente. — YY. Tableau de distribution électrique.

En 1884 le Suédois Nordenfeld construisit un sous-marin, dont la propulsion était assurée, en surface et en plongée, par un même moteur à vapeur, dont la chaudière pouvait continuer à vaporiser de l'eau pendant deux ou trois heures après la plongée ; ces sous-marins n'eurent que cette particularité intéressante, intéressante pourtant à tel point que la vieille Turquie, si rebelle au progrès, en acheta deux ; on pouvait voir naguère, sous un hangar vétuste de l'arsenal maritime de Constantinople, un vieux sous-marin Nordenfeld, vestige lamentable d'une tentative malheureuse.

Plus tard l'ingénieur civil français Goubet construisit un petit sous-marin, dont la coque était entièrement en bronze d'une seule pièce ; il était mû électriquement et évoluait avec facilité ; ce sous-marin marque une étape dans la voie de la navigation sous-marine. Mais, pour élargir la solution du problème sous-marin, des moyens importants devaient être mis en jeu ; la marine militaire française allait fournir cet effort soutenu et couronné de succès, qui conduisit à la construction du *Gymnote* et du *Morse* d'abord, et du *Narval* et du *Farfadet* ensuite. Tous ces bâtiments avaient été conçus par des ingénieurs de la marine nationale, et la plupart des sous-marins actuels dérivent du *Narval*.

Les succès de l'art naval français, dans cette nouvelle branche de la navigation sous-marine, éveilleront la curiosité des nations étrangères. Quelque temps après apparurent, en Amérique, les types *Baker*, *Holland* et *Lake* en 1893 ; en Italie, les types *Zullino* (1892) *Delfino* (1896) et *Tritone* (1901).

Les Anglais, longtemps réfractaires à l'emploi des sous-marins, adoptèrent, en 1900, le type *Holland* qui fut modifié, dans la suite, par l'amirauté.

Les Allemands, comme toujours, copieront les modèles étrangers, la plupart issus des conceptions françaises ; nous profitons de cette occasion pour constater ici que les succès apparents des sous-marins allemands sont dus à ce que les navires de guerre et de commerce des puissances alliées tiennent seuls la mer, et offrent ainsi un but important aux escadrilles de sous-marins ennemis, tandis que les bâtiments de haut bord allemands et autrichiens restent prudemment à l'abri dans des ports fermés soit par des mines ou des estacades à filets d'acier.

Nous pouvons le dire bien haut, c'est le génie français qui créa le sous-marin militaire et qui sut en faire une arme de guerre remarquable ; ce sont de valeureux marins français qui payèrent de leur vie les premières étapes dangereuses de la navigation sous-marine, comme tant d'autres soldats français marquèrent, de leur mort, les étapes glorieuses qui vont de l'apparition de l'aéroplane aux raids admirables de la guerre actuelle.

L'Histoire nous apprendra plus tard les prouesses accomplies par nos avions et par nos sous-marins ; nous-mêmes, comme les générations futures, en resterons fiers et étonnés.

DESCRIPTION D'UN SOUS-MARIN

Nous avons eu la bonne fortune de nous procurer les plans de l'un des derniers sous-marins allemands ; c'est un submersible de 800 tonnes, à grand rayon d'action, uniquement mû par des moteurs à pétrole, ce qui lui donne une plus grande facilité de plongée et lui permet, dès son arrivée en surface, de remettre ses moteurs en marche immédiatement et de recharger de suite ses accumulateurs.

En se reportant au schéma ci-dessous du sous-marin allemand, on suivra plus facilement la description sommaire que nous allons en faire.

Rappelons, tout d'abord, de quelle façon est obtenue la faculté de plonger. Il faut augmenter progressivement le poids du sous-marin naviguant en « surface ». Un lest liquide est introduit graduellement dans des réservoirs appelés « water-ballasts ». Ces réservoirs, convenablement disposés, peuvent être remplis de manière à faire conserver au sous-marin l'horizontalité transversale et longitudinale ; ce lest liquide est emprunté tout naturellement à la mer à laquelle il sera restitué au moment où le sous-marin désirera émerger.

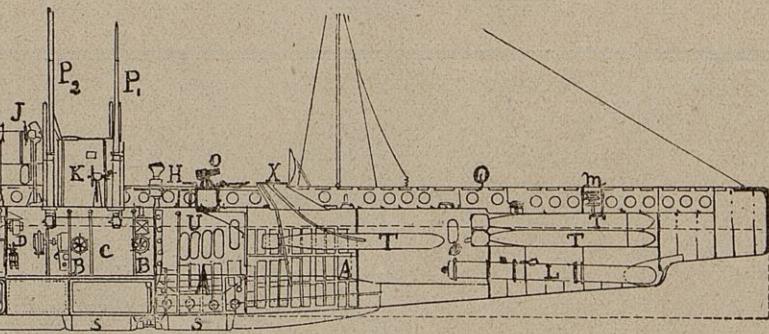
La coque intérieure est divisée, dans le sens longitudinal, en plusieurs compartiments étanches transversaux, dont les cloisons sont munies de portes de communication qui peuvent être fermées étanches ; dans ces compartiments sont juxtaposés, non seulement tous les appareils qui assurent la vie du bâtiment en surface, mais encore ceux qui permettent les manœuvres d'immersion et d'émergence (remplissage et vidange des water-ballasts), la marche sous l'eau, les changements d'assiette, c'est-à-dire les modifications de l'inclinaison du navire suivant sa longueur, la vision extérieure, les appareils qui permettent de vérifier la route en plongée.

La coque du sous-marin doit être très résistante, car elle subit, pendant l'immersion, une pression d'autant plus élevée que la hauteur d'eau au-dessus du sous-marin est plus grande.

Le plus généralement la profondeur de 30 mètres est un maximum que le sous-marin ne dépasse pas ; à ce moment, la pression due à l'eau est d'environ 3 kilogrammes par centimètre carré, ce qui donne au moins une pression totale de 130.000 kilos sur un sous-marin ordinaire.

La coque doit être très armaturée intérieurement pour résister à cette formidable pression, et les tôles doivent être de première qualité pour supporter, au besoin, une légère déformation élastique.

La construction du sous-marin est un problème de mécanique difficile, car on a dû obtenir un fuseau d'acier très résistant dans tous les sens, et dont les dimensions actuelles atteignent, en longueur, 75 mètres, soit 10 mètres de plus



que la hauteur des tours de Notre-Dame, 6 m. 50 en largeur au maître-couple, c'est-à-dire dans la section la plus large ; le volume d'un pareil bâtiment est de 1.300 mètres cubes et le poids, sans eau dans les water-ballasts, de 1.000 tonnes environ.

Pour flotter entre deux eaux, la coque du sous-marin doit recevoir, selon le vieux principe de physique connu sous le nom de *principe d'Archimède*, de la part du liquide qui l'entoure, une poussée égale à son poids.

En remplissant ses water-ballasts, le sous-marin a pu égaler grossièrement son poids à celui de la poussée qui est égale au poids d'eau déplacée, mais cette égalisation n'est pas et ne peut pas rester parfaite.

Sur une étrave et un étambot en acier moulé viennent se fixer, à l'aide de vis matées et rivées, les tôles de la coque résistante qui, comme dans les bateaux de surface, vont recouvrir les membres ou couples constituant l'ossature. Autour de cette coque résistante sont placés les water-ballasts.

De l'avant à l'arrière du sous-marin nous remarquons, comme pour les bâtiments de surface, les appareils de « mouillage », c'est-à-dire les organes qui servent à fixer sur le fond le sous-marin au repos ou à l'« embosser », c'est-à-dire à le placer dans une position que le vent et les courants ne pourront changer. Sur le pont se trouvent des *chaumards* qui seront utilisés pour amarrer des aussières de remorque et pour attacher le sous-marin à quai ; des boucles ont été prévues pour un repêchage possible, à l'aide de docks flottants.

Les bouées téléphoniques, au nombre de deux généralement, consistant en flotteurs détachables de l'intérieur du bâtiment en plongée, apportent, à la surface, l'appareil qui permet aux personnes de l'extérieur de communiquer avec l'équipage du sous-marin immergé.

Le milieu du pont est surmonté d'un kiosque de visée obturé par un capot étanche fermé avec une vis intérieure. Dans le kiosque se trouvent les compas, boussoles, feux de route ; c'est de sa plate-forme supérieure qu'émergent les deux périsopes ou appareils de visée permettant de voir de l'intérieur le panorama extérieur.

Ces périsopes comprennent des prismes réflecteurs enfermés dans un tube étanche en bronze ; l'image extérieure, reçue par l'objectif, est réfléchie dans l'intérieur du kiosque par un oculaire par lequel regarde l'officier de quart ; l'un des périsopes, le plus long, sert pour le jour, l'autre pour la nuit. Ces périsopes, dont la longueur atteint 7 mètres, peuvent rentrer en partie dans le sous-marin, à travers un presse-étoupe.

Le pont du sous-marin est surmonté par les manches d'aération des compartiments et d'évacuation des gaz, par une cheminée, qui peuvent être rentrées à l'intérieur et obturées par des vannes au moment de la plongée.

Les panneaux de descente, ou orifice de pénétration pour l'équipage, sont fermés par des capots étanches en bronze, à fermeture rapide.

La vitesse des sous-marins en surface est de 17 noeuds maximum ; en plongée, à cause de l'augmentation de résistance offerte par la coque complètement immergée, la vitesse est réduite à 10 noeuds environ ; les puissances motrices augmentent beaucoup pour de faibles augmentations de vitesse ; les rayons d'action, c'est-à-dire les distances franchissables sans nécessité de ravitaillement en combustible, sont de 1.600 milles marins environ ; ces distances sont assez variables, car elles dépendent du bon état du moteur, qui dépensera peu de combustible s'il est bien entretenu, bien conduit, et de l'état du temps qui favorisera la marche s'il est beau.

A l'arrière tout à fait est placé le gouvernail de direction, dont la surface d'action ou « safran » est divisée en deux parties, l'une au-dessus de la coque, l'autre au-dessous ; sa manœuvre est obtenue à l'aide d'un moteur électrique commandé de la chambre de manœuvre placée sous le kiosque et communiquant avec lui par un panneau qui peut être, aussi, fermé étanche.

C'est dans cette chambre que sont contenus les appareaux de manœuvre des barres, indicateurs de plongée, appareils de transmetteurs d'ordres et de lance-ment de torpilles.

Les moteurs qui actionnent le sous-marin en surface sont à pétrole.

En plongée, la propulsion est assurée par des moteurs électriques, dont les induits sont montés sur les deux arbres porte-hélices ; ces derniers peuvent être séparés des arbres des moteurs de surface à l'aide d'embrayeurs.

L'énergie électrique est puisée dans des accumulateurs au plomb constitués par environ deux cents bacs accouplés, placés dans divers compartiments. Le liquide acidulé des bacs émet des vapeurs qu'il est nécessaire de ventiler fréquemment.

A l'avant et à l'arrière extrême sont placées des caisses en tôle appelées « caisses d'assiette », et qui ont pour but d'assurer la tenue horizontale du sous-marin en plongée, dans le sens longitudinal, par leur remplissage ou leur vidange.

En dehors des appareils essentiels, il existe aussi des emménagements pour les officiers, pour les maîtres et pour l'équipage, des water-closets, etc. ; le combustible, qui est du pétrole lampant, est contenu dans des réservoirs spéciaux.

Le sous-marin, qui, dans ces conditions, doit disparaître sous l'eau horizontalement ; lorsque l'eau atteint la mi-hauteur du kiosque de visée, le sous-marin est en demi-plongée, il peut encore marcher avec ses moteurs de surface, s'ils sont à pétrole et si le tuyau d'échappement des gaz ne débouche pas trop au-dessous du niveau de la mer ; le sous-marin à vapeur ne jouit pas de cette propriété.

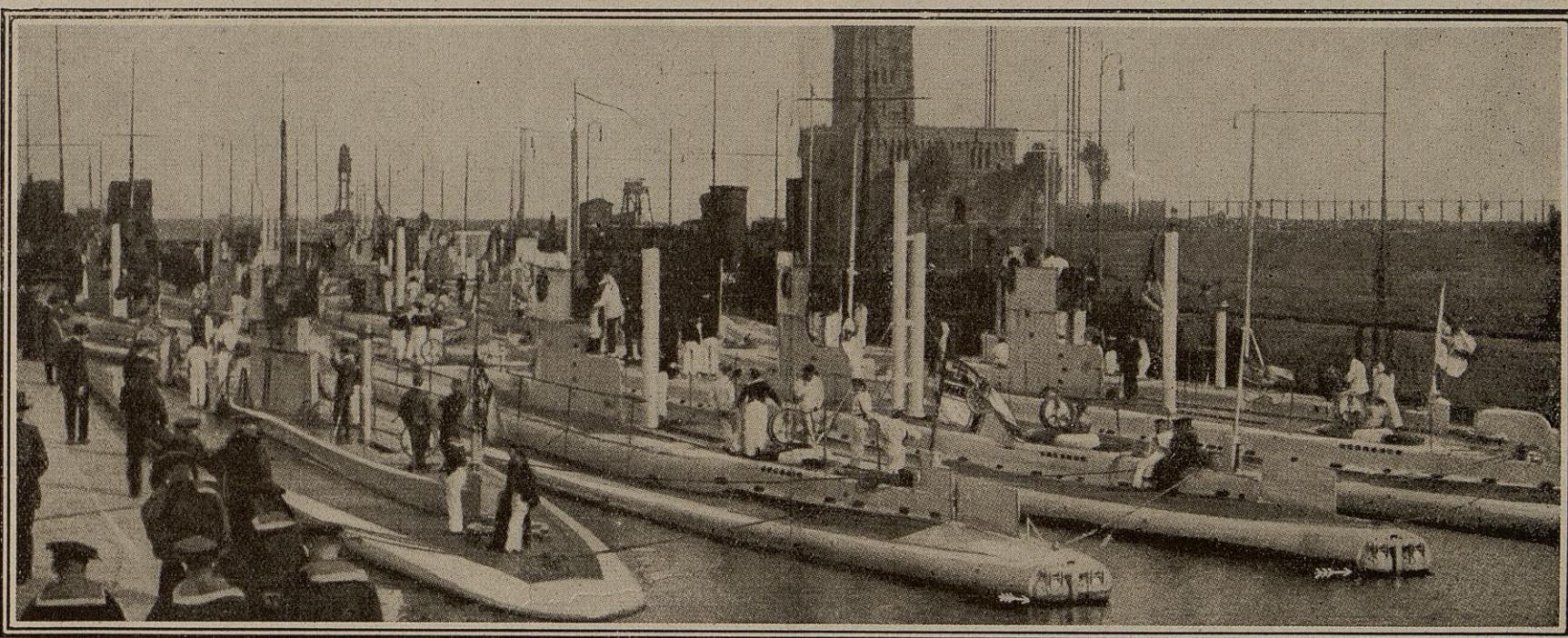
En continuant le remplissage des water-ballasts, le sous-marin s'immergera complètement. A ce moment, il sera entièrement aveugle s'il n'avait son périscope qui lui permet de voir à l'extérieur les divers points de l'horizon, à condition, bien entendu, que l'extrémité supérieure du périscope, c'est-à-dire l'objectif, soit toujours au-dessus du niveau de la mer. Dans ces conditions, le pont du sous-marin est à 6 mètres environ au-dessous de l'eau. Si cette profondeur augmente, le sous-marin devient aveugle, alors qu'au contraire, son ouïe devient meilleure, car les sons s'amplifient par suite de la meilleure conductibilité de l'eau de mer, environ quatre fois supérieure à celle de l'air.

Des compas gyroscopiques permettent aujourd'hui au sous-marin de se diriger sous l'eau, la boussole ordinaire ne pouvant donner, en immersion, aucun renseignement exact.

L'équilibre paraît ne peut être maintenu entre le poids du sous-marin et la poussée du liquide ; c'est alors qu'entrent en jeu les gouvernails de plongée ou d'immersion placés par paire sur chaque côté avant et arrière de la coque.

Ces gouvernails non seulement donnent au sous-marin la faculté de prendre de l'inclinaison longitudinale dans un sens ou dans l'autre, mais aussi de maintenir une horizontalité rigoureuse. Il est évident que plus la vitesse en plongée est grande, plus l'action de ces gouvernails est prépondérante. On dira, en un mot, que la plongée est plus facile à tenir en vitesse qu'au repos ou à faible allure.

Ces gouvernails sont commandés par des moteurs électriques qui obéissent, à l'aide de relais électriques, aux ordres du commandant ou de l'officier de quart placé dans la chambre de manœuvre.



SOUS-MARINS ALLEMANDS, DU TYPE 1910-1912, AMARRÉS DANS LE PORT DE WILHELMSHAVEN. LES FLÈCHES INDIQUENT LES TUBES LANCE-TORPILLES.

Le sous-marin comporte aussi des caisses à eau douce, pour les besoins de l'équipage et pour le service des moteurs, des pompes de vidange des water-ballasts, des pompes d'assiette destinées à vider plus ou moins les caisses d'assiette dans les manœuvres de plongée.

L'air comprimé est un des agents indispensables au sous-marin ; aussi rencontre-t-on, dans les divers compartiments, un grand nombre de bouteilles d'acier renfermant l'air comprimé, une quarantaine environ, dont la contenance variable atteint trente ou quarante litres par unité. Cet air est fourni par des pompes de compression mues, soit par des moteurs électriques, soit par des excentriques commandées par chacun des deux arbres porte-hélices.

Une tuyauterie conduit l'air des bouteilles aux divers organes auxquels il est nécessaire.

Ainsi, si l'on veut vider rapidement les water-ballasts et caisses d'assiette, il suffit de lancer une chasse d'air sous pression ; l'eau s'évacuera rapidement, et le sous-marin remontera de suite à la surface.

Les torpilles enfermées dans les tubes lance-torpilles du sous-marin seront chassées par une arrivée d'air sous pression ; les cheminées, les manches d'aération et d'évacuation des gaz et même les périscopes peuvent être rentrés à l'aide de l'air comprimé agissant sur de petits pistons moteurs d'entraînement.

Les derniers exploits des sous-marins allemands contre des navires de commerce nous ont appris qu'ils étaient munis d'un ou deux canons de 50 m/m, montés sur une plate-forme à éclipse rentrée au moment de la plongée. C'est la première fois qu'on voit adapter de l'artillerie aux submersibles.

LA MANŒUVRE DE PLONGEE

Tout d'abord, l'équipage du sous-marin doit s'assurer que les capots étanches des panneaux sont bien fermés, que les cheminées, manches d'aération, de ventilation, sont rentrées et obturées, que les vannes des tubes lance-torpilles intérieurs sont fermées, que la robinetterie est prête à être manœuvrée, que les bouteilles d'air comprimé sont remplies à la pression voulue.

Lorsque le commandant donne l'ordre de plonger, l'équipage s'assure que les robinets de dégagement d'air des water-ballasts et des caisses d'assiette sont ouverts et que les divers compartiments ont été bien ventilés afin que l'air restant y soit respirable le plus longtemps possible.

Le remplissage progressif et judicieux des water-ballasts permet l'immer-

Pour émerger, le sous-marin videra ses water-ballasts à l'aide des pompes. S'il doit remonter rapidement à la surface, il chassera l'eau par l'air comprimé ; l'opération sera ainsi plus rapide. Pour toutes ses manœuvres, il doit éviter les variations brusques d'assiette et les inclinaisons transversales qui peuvent causer, notamment, des avaries d'accumulateurs.

Dans le cas où le sous-marin ne pourrait vider l'eau de ses water-ballasts ou dans le cas d'une voie d'eau qui l'empêcherait de remonter à la surface, il lui resterait encore une ressource : l'équipage peut détacher, à l'aide d'un système de déclic, 1.200 à 1.500 kilos de plomb fixés aux tôles de quille. Le sous-marin, ainsi rapidement délesté, doit remonter à la surface.

L'HEROISME DES EQUIPAGES

Comme nous venons de le voir, dans ce fuselage d'acier sont enfermées les applications les plus complexes des arts mécaniques. Le sous-marin est aussi, comme le cuirassé, une merveille, mais une merveille encore plus délicate, due presque entièrement au génie français.

On a reproché au sous-marin sa perfidie et sa traîtrise : certes, nous ne saurions parler ici de ceux qui viennent de se mettre « hors la loi des nations » en coulant des bâtiments marchands avec leurs équipages. Mais qui ne rendrait hommage à la vaillance des équipages de sous-marins qui attaquent courageusement les bâtiments de guerre les plus puissants ? N'est-ce pas là la froide résolution du petit David terrassant le colosse Goliath ?

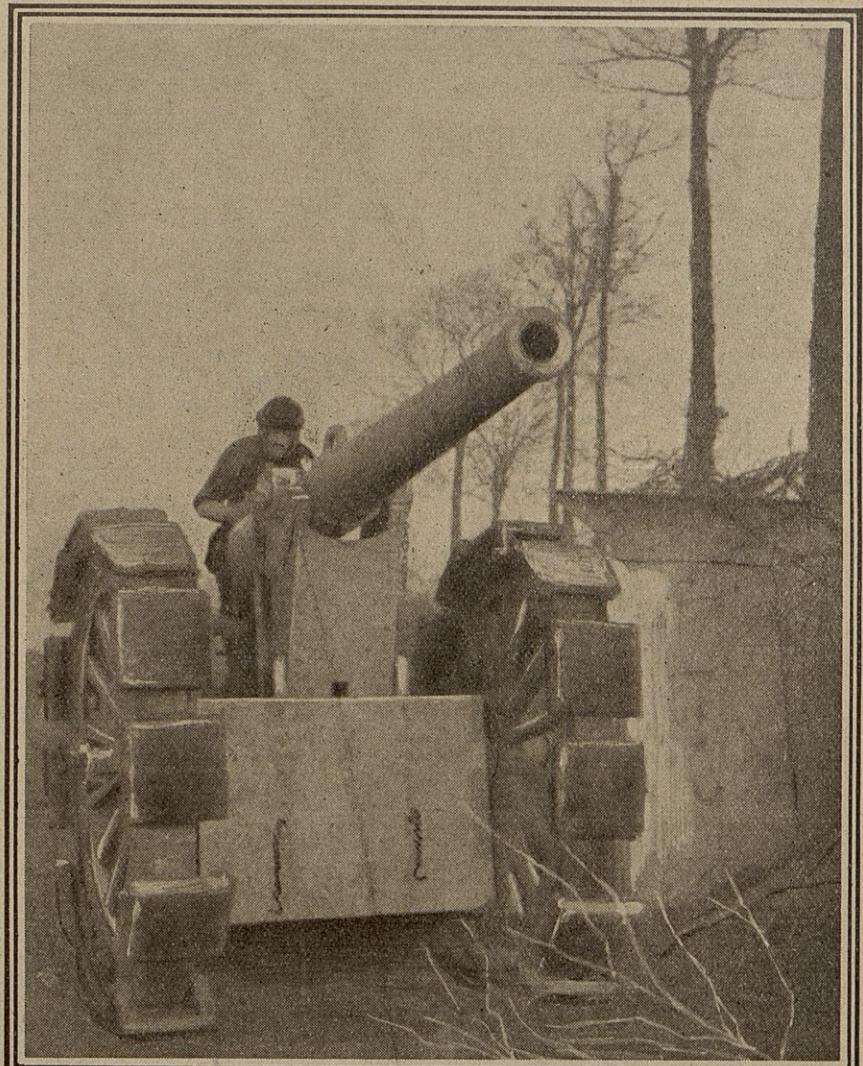
En effet, ces hommes ne doivent, le plus souvent, qu'attendre une mort douloureuse et parfois longue. En mer, mourir « en surface », c'est mourir avec le firmament au-dessus et l'espace autour de soi ; c'est, le plus souvent, mourir dans un fracas de vagues, dans le bruit du vent ou du canon ; mais là, dans ce sous-marin, finir pour toujours entre ces murailles d'acier, sans horizon, sans tout ce qui peut adoucir la dernière douleur, n'est-ce pas la mort la plus horrible pour un marin ?

L'aviateur qui tombe entrevoit, lui encore, dans sa chute mortelle, un coin de village, une prairie, un clocher ; il sait, dans une dernière pensée fugitive, que c'est la terre qui le recevra, que des parents ou des amis, et des soldats peut-être, lui rendront pieusement les derniers devoirs ; mais lui, l'homme du sous-marin, sauf de rares exceptions, restera pour toujours enfermé dans son linceul métallique, où déjà, dans la vie, il s'était enseveli volontairement pour la gloire de sa patrie.

ARTILLERIE LOURDE SUR LE FRONT



Ces canons redoutables, qui crachent la mort, réclament les plus grands soins dans leur manipulation. L'emplacement choisi, il faut s'assurer que l'arme fonctionne bien.



Ces pièces ont un poids considérable et auraient vite fait de défoncer les routes et de s'immobiliser. Pour parer à cet inconvénient, on garnit les roues de patins en bois.



Toutes les précautions sont prises pour la stabilité du canon. Bien caché par les branchages, il se prépare à prendre, tout à l'heure, sa part dans la bataille.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE HUITIÈME

BOU-ZIAN PRISONNIER

DANS la vie tout ne va pas toujours souriant, surtout en temps de guerre. Bou-Zian, du 2^e turcos, devait en faire la dure expérience. Etant, par miracle, sorti indemne d'aventures où d'autres eussent cent fois laissé leur peau, Bou-Zian avait, en son étoile de caporal tarailleur, une telle confiance, qu'il commettait des imprudences dont fatidiquement, un jour ou l'autre, il devait être victime.

Depuis plusieurs jours les turcos se trouvaient en face de positions allemandes. On échangeait sans répit des coups de fusil, des grenades et autres aménités, sans que chez nous ou chez les voisins se dessinât un avantage marqué... Les turcos commençaient à s'impatienter.

Voici que, pendant un jour, les Allemands ne répondirent plus, que, de leur tranchée, rien ne sortait. Elle semblait vide... Cependant il ne fallait pas encore croire qu'on les avait délogés, et, plus que jamais, on devait redouter quelque ruse de guerre allemande, quelque piège boche...

Dans la nuit le lieutenant Pirou, que ce silence soudain inquiétait, décida d'envoyer aux renseignements. Bou-Zian et ses quatre camarades furent désignés. Le lieutenant leur fit les plus sérieuses recommandations de prudence, les avertit que s'ils commettaient quelque folie, comme à leur habitude, jamais plus il ne les chargera de pareille mission de confiance.

Bou-Zian part avec ses hommes. Il fait un grand détour pour aborder la tranchée ennemie, passe par des champs, des terrains couverts encore de plantes, d'arbres, de haies même, qui pouvaient donner un abri suffisant...

En chemin, les turcos découvrent des trous de guetteurs... vides... Cela les encourage. Ils espèrent trouver la tranchée vide également.

Ils rampent, rampent et arrivent enfin aux fils de fer barbelés des lignes allemandes. Ils les cisaillent, les écartent sans recevoir le moindre coup de fusil.

D'autres se seraient méfiés. Les turcos, ingénument, s'imaginent que les Boches, désespérés d'avoir affaire aux tirailleurs dont ils savaient ne pouvoir jamais venir à bout, avaient déguerpi.

En effet, la tranchée qu'ils atteignent maintenant est absolument déserte..., pas un Boche, ni blessé, ni même mort..., rien que les traces malpropres de leur séjour, boîtes de conserve, bouteilles vides, et aussi les preuves nombreuses que les balles des turcos ont fait de la bonne besogne.

Bou-Zian saute le premier dans la tranchée... Il la parcourt, regarde si elle ne renferme pas quelque piège boche, cherche à voir si elle n'est pas minée. Il ne découvre rien, ne voit pas le moindre indice douteux ! Ça va bien !... Il y poste donc sans crainte ses quatre hommes, en attendant la venue des autres tirailleurs, du lieutenant Pirou. Il leur fait cette seule recommandation :

— Ti faire tention pas ti laisse manger por les puces et tote la vermine di Boches...

Puis, lui, saute hors de la tranchée et il va plus loin reconnaître le pays, voir ce qui se passe. Confiant, il ne rampe même plus à présent. Il marche à quatre pattes, il galope comme un chat. Il veut atteindre une haie clôturant le champ dans lequel il évolue, et qui se trouve à cent mètres plus loin. Mais, tout à coup, le sol cède sous lui... ; un craquement de branche... ; un éboulis, et Bou-Zian, tête première, tombe dans un trou, se sent recouvert de terre, de pierres... ; il est comme enseveli... Avant qu'il ait pu proférer tous ses jurons arabes, kabyles et sabir, il est saisi par des mains rudes et lourdes, maîtrisé. Bou-Zian est prisonnier !...

La première pensée de Bou-Zian, en tant que musulman, fataliste, fut de constater le fait acquis, de le reconnaître, de l'accepter comme étant écrit au livre du destin ; mais la seconde pensée de Bou-Zian,

caporal au 2^e turcos, fut de chercher le moyen de se tirer de ce mauvais pas par quelque bon truc de z'Arabe !... Il n'essaya pas de lutter contre les cinq ou six Allemands qui le tenaient et, tout de suite, l'avaient désarmé... Très calme, tranquille, il dit :

— Mlech !... C'est bon !... Brasonnier !...

Et comme les Allemands riaient, de leur rire large, épais, bête, Bou-Zian se mit, lui aussi, à rire en disant, cherchant à imiter l'accent allemand :

— Ya ! Kamarade !... Kamarade !...

Il était tombé au bout d'un boyau prolongeant une tranchée d'arrière, chemin couvert, départ de sape... On le conduisit dans la tranchée allemande, où se tenaient quelques officiers. L'un d'eux parlait fort bien le français, même quelque peu le sabir. Il avait dû aller en Algérie, importer sa camelote allemande et espionner... Bou-Zian souffrit d'entendre ce gosier allemand écorcher le sabir... A la rigueur, qu'un Prusien connaît le français..., c'était admissible..., mais qu'un Boche parlait le sabir, cette langue savoureuse des Algériens, des z'Arabes..., ça non !... Cependant Bou-Zian, prisonnier, pensa qu'il était préférable de ne pas laisser voir son indignation ; il garda donc son rire, qu'il essayait de rendre aussi bête que celui de ses gardiens. Et il redisa, à toutes questions de l'officier :

— Kamarade ! Kamarade !

— Tu vois, lui dit l'officier, les turcos sont ma-

reux avait pu se produire..., il lui suffisait de savoir que ses camarades étaient vivants... et qu'ils avaient dû jouer aux Boches, qui se croyaient plus malins que les turcos, quelque tour de z'Arabes !...

La vérité était que les quatre turcos de la tranchée suivaient des yeux les bonds de leur caporal et qu'ils virent tout à coup Bou-Zian disparaître dans le trou... Alors ils se portèrent à son secours, sortirent de la tranchée et rampèrent vers lui. C'est à ce moment que sauta la tranchée... Ils furent seulement couverts de terre, sans autre mal.

Rassuré sur leur sort, Bou-Zian ne pensa plus qu'au moyen, lui prisonnier, d'aller les retrouver... Ce devait être un peu plus difficile.

Après cette formidable explosion, la destruction de cette tranchée, les Allemands crurent leur terrible but atteint et se replièrent pour employer ailleurs, et aussi heureusement, leur courage boche et leur ingéniosité teutonne.

On confia Bou-Zian à quatre hommes, gros, énormes, entre lesquels sec, maigre, il semblait disparaître. Ces quatre hommes devaient conduire le prisonnier vers un village où on l'enfermerait avec d'autres prisonniers, des blessés... Chemin faisant, Bou-Zian docile et toujours souriant, répétait à ses gardiens : « Kamarades ! » que ceux-ci, avec lui, disaient en se moquant de lui.

Les quatre Allemands, leur prisonnier gagnèrent une route qui conduisait au village, mais Bou-Zian, alors, ne voulut plus marcher... et se mit à trembler, comme pris de terreur.

— Pas por cit chemin, dit-il à ses gardiens... Ji connais 75 faire ripère ici..., 75 faire canon ici...

Les Allemands s'arrêtent et se mettent à leur tour à trembler, plus fort, plus réellement que leur prisonnier... L'annonce de cette route repérée par le 75 les affole..., quoi faire ?... Où se cacher ?...

— Kamarades, leur dit Bou-Zian, vienne por ici..., sous li arbres..., ti tranquilles..., 75 pas connaît nos autres !...

C'est lui qui, maintenant, guide, conduit les gardiens... Il les entraîne sous bois, les faisant marcher dans la direction du village, mais opérant une conversion, tout doucement, vers l'autre côté, d'où partent encore les cris des chiens kabyles, plus nombreux, plus rapprochés maintenant. Quand les Allemands, pris de soupçons, veulent regarder le chemin où Bou-Zian les mène, Bou-Zian leur dit :

— Faire tention 75 !...

Et les Allemands ne cherchent pas davantage... Bou-Zian et ses gardiens arrivèrent ainsi, se défilant sous les arbres, à une clairière. Alors Bou-Zian, tout à coup, se mit à sauter, à danser, en entonnant une sorte de chant arabe. Les Allemands, étonnés, le regardaient faire, se demandant ce qui prenait leur prisonnier, si ce turco n'était pas un peu fou !

— Ça, leur dit Bou-Zian, ci la R'bah ! Ti vas connaître quisqui tot suite !

La R'bah est la boxe nationale des Kabyles, c'est un combat admirable et terrible qui se livre uniquement avec le talon, en tournant.

Bou-Zian s'était donc mis à sauter un peu en avant de ses gardiens, à tourner sur son pied gauche, à envoyer en l'air et en volée son pied droit. Il prenait ses distances pour atteindre un de ses gardiens... Ce ne fut pas long... Bou-Zian sauta, pencha le buste, et, en tournant sur son pied gauche, envoya sur la tempe droite d'un de ses gardiens un coup de talon qui broya la tempe, enfonça le crâne... L'homme poussa un cri... et s'écroula, mort.

Avant que les autres aient pu comprendre ce qui se passait, Bou-Zian avait ramassé le fusil de l'homme touché et se relevait en enfouissant la baïonnette dans le ventre d'un second Allemand.

Les deux autres, devant ce spectacle, avec un ensemble parfait, jetèrent leur fusil, élevèrent les bras, criant, comme toujours : Kamarades !...

Bou-Zian leur fit prendre le pas de course, car quelques coups de fusil des guetteurs allemands commençaient à retentir derrière eux.

Sans autre incident, après une course folle, esoufflés, les Allemands n'en pouvant plus, Bou-Zian arrivait chez les turcos.

Ses quatre compagnons, de retour, avaient annoncé sa disparition... Tous le croyaient perdu... ; aussi, en le revoyant, les turcos étaient contents, plus que contents !...

Grave, faisant son rapport de caporal, Bou-Zian dit au lieutenant Pirou en montrant les deux Allemands :

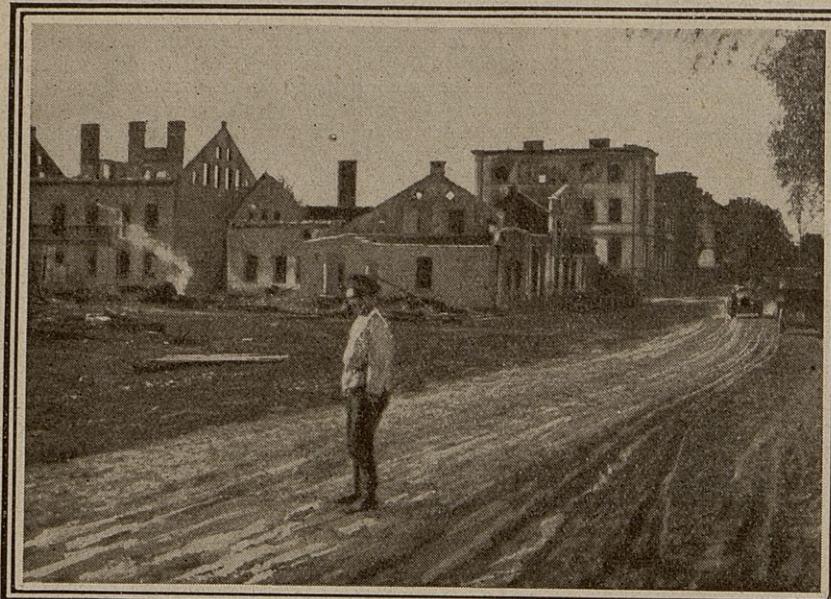
— Ma liotenant, j'iti brasonnier... mais voilà, ji ti mène la moitié di ma prison !...

(A suivre.)



— CA CI LA R'BAH ! TI VAS CONNAITRE QUISQUI TOT SUITE !

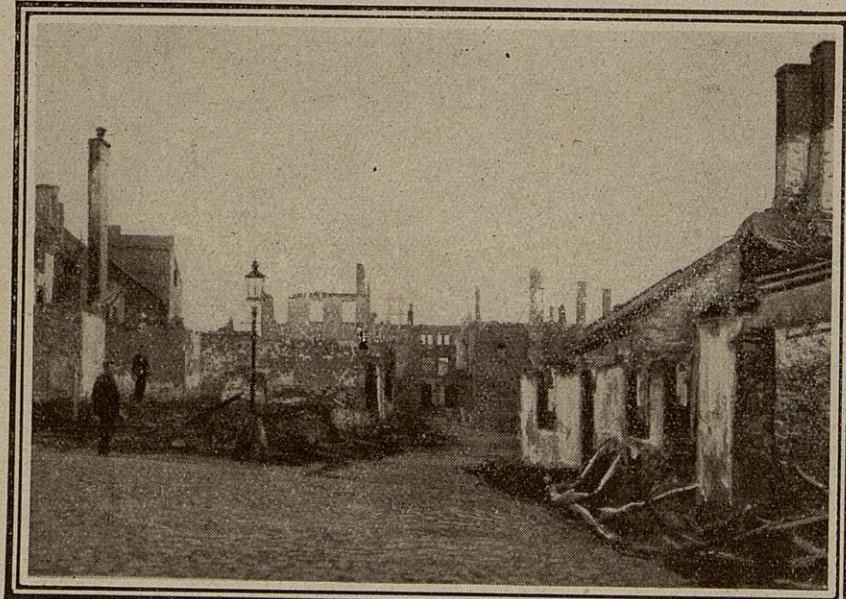
EN PRUSSE ORIENTALE



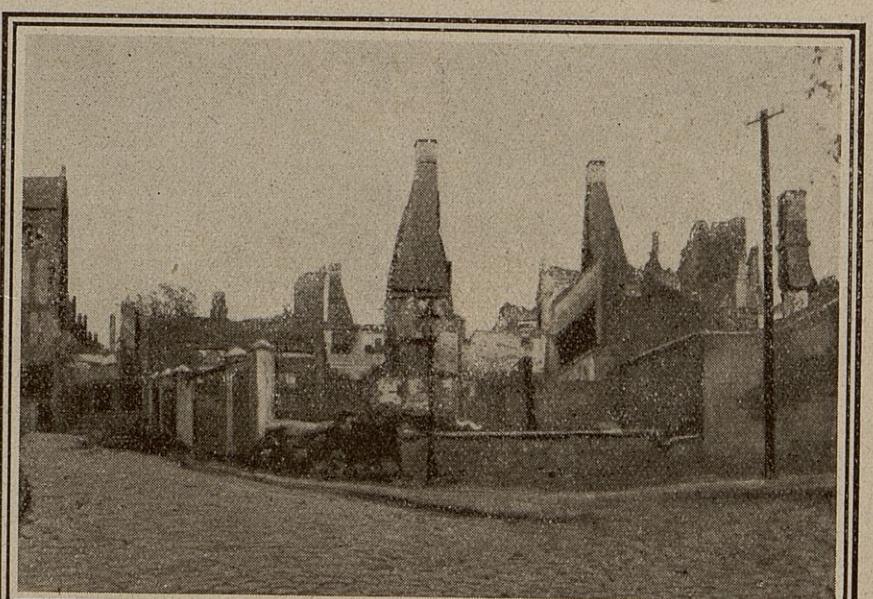
Deux fois envahie par les armées russes, la Prusse orientale éprouve les horreurs de la guerre ; la population s'est enfuie en Allemagne. Dans la ville de Ribarty, les obus ont fait leur œuvre dévastatrice ; les maisons ont été bombardées ; il n'en reste que des pans de murs et des décombres.



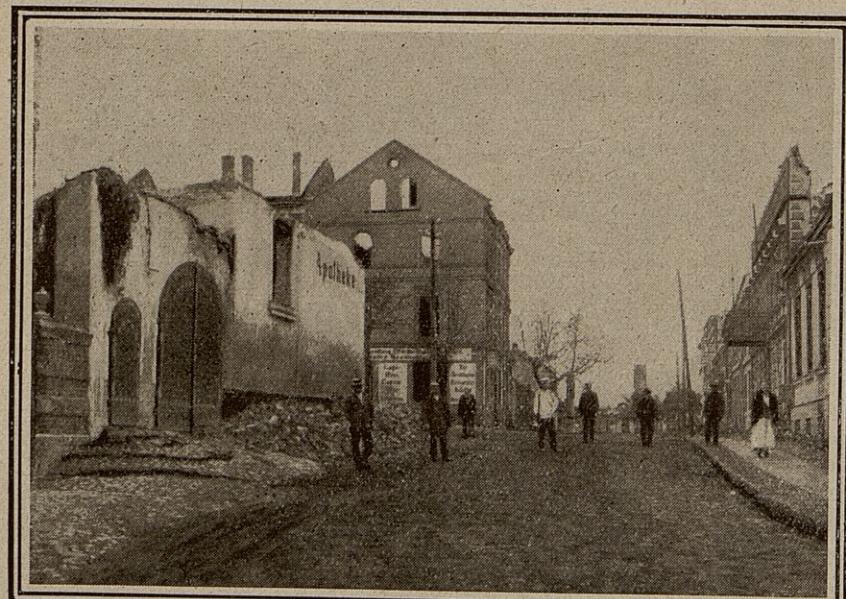
Le quartier général de l'armée allemande était à Lick, ville qui est située sur la frontière de la Prusse orientale. La victoire d'Augustowo permit aux Russes d'avancer leur ligne bien au delà de cette ville, jusqu'à la région des lacs de Mazurie, position que leurs armées vont prendre à revers.



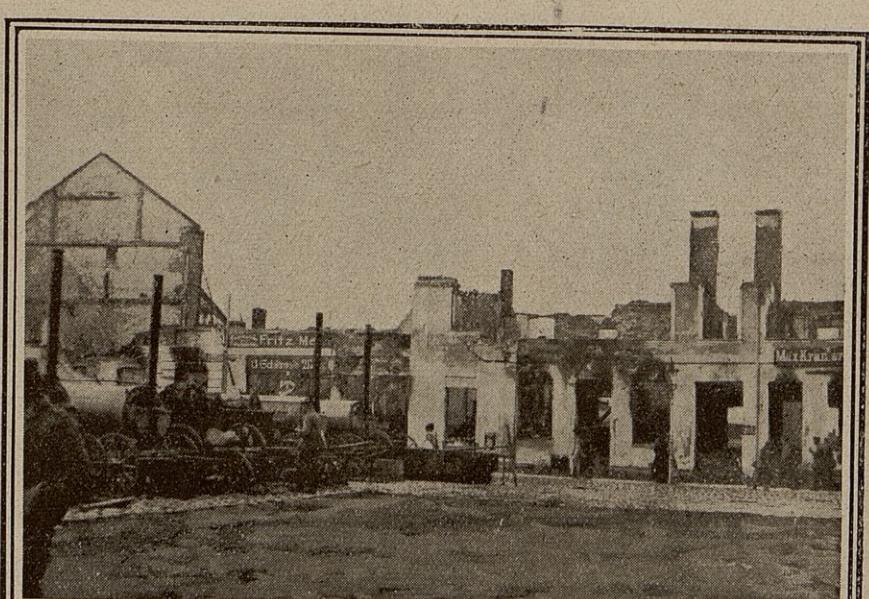
Des combats acharnés se sont livrés autour de Gerdauen ; la ville en porte les traces. Les façades seules de quelques maisons sont restées debout ; elles forment, avec leurs fenêtres ouvertes sur le vide, un décor de désolation et de tristesse. A l'approche des Russes, les habitants ont été évacués vers l'ouest.



Dans ce quartier de Gerdauen, les maisons semblent avoir été coupées en deux par quelque formidable cataclysme ; les obus et les incendies qu'ils ont allumés ont suffi pour ruiner, de fond en comble, cette cité située sur le chemin de fer de Thorn à Tilsitt ; Gerdauen avait une grande importance stratégique.



La ville de Darkehmen s'est trouvée, elle aussi, dans la région de la bataille ; elle a été particulièrement éprouvée ; la rue principale, dont nous donnons ici une vue, n'est plus bordée que par des maisons en ruines ; quelques rares habitants y circulent encore ; ils n'ont pas eu à souffrir de la présence de nos alliés.



A Tapiau, même désolation ; les maisons sont rasées jusqu'au premier étage. Sur le côté gauche de cette place, on voit les cuisines roulantes de l'armée russe ; elles sont très pratiques et donnent les meilleurs résultats. Au château de Tapiau est mort le dernier grand-maître de l'ordre teutonique.

NOS AMIS LES BELGES



Après les dures épreuves qu'elle a supportées si courageusement, l'armée belge s'est reconstituée, et elle a repris la lutte héroïque contre l'envahisseur. Plus vaillante et plus forte que jamais, elle inflige des pertes sensibles à l'ennemi, conquérant peu à peu le sol de la patrie, sous l'impulsion ardente de son chef, le roi Albert.



Nos amis les Belges sont des tireurs remarquables ; les mitrailleuses qu'ils installent, tantôt sur des arbres, tantôt aux fenêtres, causent des ravages journaliers dans les rangs allemands et arrêtent net les attaques d'infanterie. Cette lutte, qui se prolonge depuis six mois dans des conditions particulièrement douloureuses, n'a pas altéré la bonne humeur de nos alliés ; dans les rues de Bruxelles et de Liège, les enfants se moquent des Boches balourds ; sur le front, les soldats belges en font de plaisantes caricatures qu'on ne manque pas de placer bien en vue des tranchées allemandes.

LES ACTUALITÉS



La journée du « 75 » à Paris fut un grand succès ; chacun, en donnant son obole pour les soldats du front, a voulu posséder l'insigne du canon qui aura si puissamment aidé nos troupes à remporter la victoire.

SUR LE FRONT RUSSE

La diversion tentée par le maréchal von Hindenburg sur le centre russe n'a pas réussi ; les attaques furieuses de l'armée du général Mackenzen se sont brisées contre la résistance de nos alliés, et la bataille de Borgimow s'est terminée par la retraite des Allemands, qui ont laissé plus de trente mille hommes sur le terrain. Les Russes ont alors franchi la Bzoura et la Rawka, aux environs de Sochaczew.

La progression des armées russes en Prusse orientale a obligé les Allemands à envoyer de nouveaux renforts dans cette région. Le front russe, perpendiculaire au Niémen et au Pregel, menace la ville d'Insterburg, que la population civile a évacuée ; et, plus au sud, les troupes russes s'échelonnent autour de Gumbinnen, en arrière des lacs de Mazurie.

Menacés d'être tournés sur leur aile gauche, les Allemands ont attaqué avec violence les Russes, sans pouvoir modifier leur position. Des combats acharnés vont se livrer dans ces marches orientales de la Prusse.

Entre cette région et la Bzoura, au nord de la Vistule, les armées russes se sont avancées vers Graudenz et Thorn, et la cavalerie de nos alliés s'est massée derrière la Skrwa.

Mais l'action la plus intéressante, et peut-être la plus décisive, est engagée dans les Carpates. Les Russes y menacent à la fois la route de Cracovie et les hautes vallées de la Hongrie, où leurs avant-gardes ont pénétré. Les Allemands ont dû venir au secours des Autrichiens et ils ont encore essayé leur manœuvre favorite, en menaçant l'aile gauche russe en Bucovine.

Mais les armées russes ont remporté une victoire complète dans les

Carpates occidentales et centrales. Les Allemands ont attaqué, suivant une tactique qui leur coûte déjà cher, par masses compactes, dans les cols de Beskid et de Tucholka ; « ils y ont subi, dit le communiqué russe, des pertes sans précédent dans l'Histoire. »

L'avance des Russes vers la Hongrie continue, irrésistible.

La collection complète du "Pays de France"

Nous avons reçu de nombreuses demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France ».

Un nouveau tirage des numéros parus, depuis le n° 1, se fait en ce moment, et, sous peu, nous pourrons donner satisfaction à toutes les demandes.

Dès maintenant tous les lecteurs du « Pays de France » qui voudraient s'assurer une collection complète, depuis le n° 1, sont priés d'en faire la demande aux marchands de journaux qui leur livrent habituellement notre publication.

Achat de documents pour le "Pays de France."

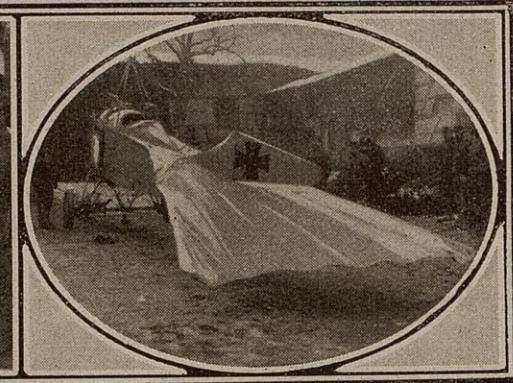
Le « Pays de France » achète aux plus hauts prix tous les documents intéressants : PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc. et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.



Bombe incendiaire jetée sur Nancy par des aviateurs allemands.



Lors de son voyage à Paris, le général Ricciotti Garibaldi a passé en revue les sociétés de préparation militaire.



Taube récemment abattu ; on voit bien ici sa forme caractéristique.



Les attachés militaires en France des puissances neutres et alliées ont parcouru tout le front, depuis les Vosges jusqu'à la mer du Nord.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EN CARICATURES



LES POILUS.

— Quand je pense que j'aspirais à la vie au grand air!...



LE TUYAU.

— Et ça, vous savez, je le tiens de quelqu'un qui est bien informé...